

JOURNAL
HELVETIQUE
OU
RECUEIL

DE PIÈCES FUGITIVES DE
LITTÉRATURE CHOISIE;

DE POÉSIE ; DE TRAITES
d'Histoire , ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

DEDIE AU ROI.

JANVIER 1745.

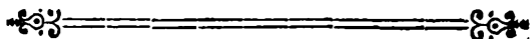


A NEUCHÂTEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES 1745.



JOURNAL
HELVETIQUE,
DEDIE AU ROI.
JANVIER 1745.



S U I T E

*Des Réflexions sur ce qui fait la Perfection
de l'Homme &c.*

29. **C**E que nous avons dit ci devant n'est encore que le *premier* pas que l'on peut faire vers la Perfection. Le plus difficile reste encore à faire : C'est l'ouvrage de la *Volonté* ou du Cœur.

Come l'*Esprit* est fait pour *conoitre* la *Vérité*, le Cœur est fait pour *aimer* le *Bien* qu'il *conoit* : L'Entendement présente le Flambeau, & le Cœur marche à sa Lumière. Sans la lumière de l'*Esprit*, le Cœur est aveugle, & promène son amour sur

4 JOURNAL HELVETIQUE

mille Objets, qui n'en sont pas dignes : Et d'un autre côté la lumière de l'Esprit brille inutilement, si le Cœur n'en veut pas profiter. Un *Cœur de glace* avec un *Esprit* éclairé est un objet monstrueux aux yeux de Dieu. C'est ainsi que ces deux Facultez doivent harmonizer ensemble, pour faire la *Perfection* de l'Homme, & pour le conduire par la *Perfection* au *Bonheur*.

30. Quel est donc ce *Bien* que le Cœur doit *aimer* ? On comprend aisément qu'il doit être de nature à faire le *Bonheur* de l'Homme. Car le *Bonheur* n'est autre chose, que cette *situation avantageuse* où je trouve un *Homme*, lorsque ses facultez bien disposées peuvent s'exercer librement sur des *Objets* qui leur conviennent, & un *sentiment délicieux*, qui naît dans l'*Ame*, par l'exercice de ses facultez. Cela étant, il n'y a qu'à rapeller ici ce que j'ai dit §. 20. par raport à la *Vérité* que l'Homme doit conoitre pour être parfait. Son *Ame* est un *Esprit immortel*. Donc le bien qu'il doit aimer, devant être assorti à sa *Nature*, doit être par là même *spirituel & éternel*. Et où peut il trouver ce *Bien* là ? Il est bien clair qu'il ne peut se trouver qu'en *DIEU* & que c'est *DIEU* lui même. Et ici la *Révélation* s'accorde merveilleusement avec la *Lumière naturelle*, & l'appuie bien
for-

fortement, puisque le *premier* & le *grand* *Commandement* que Dieu nous a doné, suivant la décision de son propre Fils, c'est que nous *l'aimions de tout nôtre Cœur* & *de toute nôtre force*, Matth. XXII. v. 37. 38.

31. Aimant Dieu de cette manière, nous souhaitons uniquement de lui plaire. Sachant qu'il est Saint, & que nous ne saurions lui plaire, sans lui ressembler, par la Sainteté, nous nous y appliquerons. Sachant qu'un Enfant ne peut plaire à son Père, ni un Serviteur à son Maître, qu'autant qu'il lui obéit, & ayant appris quelle est la Volonté de Dieu, nous nous étudierons à la faire de nôtre mieux.

32. Dieu nous a mis dans ce Monde, come dans un lieu d'épreuve, où nous nous trouvons placez avec une infinité d'autres Homes semblables à nous, chargez des mêmes Devoirs, & apellez aux mêmes espérances. Il veut que nous les aimions come nous mêmes. Nous joindrons donc à la *Pieté*, la *Charité*. En nous aquitant humblement de tous les Devoirs de la Religion, qui se raportent directement à Dieu, nous nous aquiterons aussi de tout ce que nous devons à nos Prochains. Nous les aimerons donc sincèrement, chacun suivant les relations plus ou moins étroites que nous soutenons avec eux, & nous

6 JOURNAL HELVETIQUE

ferons toujours disposez non seulement à ne leur faire jamais aucun tort , mais même à leur faire du bien , dans leurs divers besoins , selon nôtre pouvoir *. Mais en les aimant , nous prendrons bien garde que l'Amour que nous avons pour eux , ne prenne trop d'empire sur nous , & ne fasse quelque brèche à celui que nous devons à Dieu , qui doit toujours tenir le premier rang dans nos Cœurs. Je ne parlerai pas ici de nos Devoirs envers nous-mêmes ; parce que cela n'est pas nécessaire. Celui qui aime Dieu de tout son Cœur , & son Prochain come soi même , s'aquitera infailliblement , & par une suite naturelle de ce double Amour , de tous les Devoirs qui le regardent lui-même. Il sera nécessairement *chaste , sobre , tempérant , humble & modéré* : Toutes les Passions seront dans l'ordre.

Voilà en peu de mots , quelle est cette *Perfection* de l'Home , que nous cherchons. Un Home peut être apellé parfait , lorsque son *Esprit* est enrichi d'une *connoissance solide* de la *Religion* , & que son *Cœur* est entièrement *dévoûé à Dieu*.

33. Mais

- * On peut voir les belles & excellentes Réflexions de Cicéron , sur les divers degrez de Societé , que les Hommes forment entr'eux , & sur l'obligation , qui en résulte , de leur faire du bien ; *Offic. L. 1.* depuis le Ch. 7. jusqu'au 18. inclus,

23. Mais peut-on parvenir à cette Perfection dans cette Vie? Je répons, Qu'on ne peut pas se flater de parvenir jamais sur la Terre à une Perfection entière & totale. *Nous bronchons tous en plusieurs choses*, dit St. Jacques III. 2. Hélas! L'expérience ne fait voir que trop, que les plus grands Saints ne sont pas sans foiblesses. Cependant, sous prétexte que cette Perfection est réservée pour le Ciel, il ne faut pas se faire illusion. Il y a une sorte de Perfection, à laquelle on *peut* & *on doit* atteindre dans cette Vie pour être sauvé, & sans laquelle il n'y a point de Salut. C'est ce que l'Apôtre appelle la Sainteté, sans laquelle il déclare que *nul ne verra le Seigneur*, Hebr. XII. 14. Et cette Perfection est susceptible de divers degrez, de plus & de moins, dont Dieu seul, qui conoit les Cœurs, peut être Juge. Un Enfant nouvellement né, est encore foible & imparfait. Mais tout foible, tout imparfait qu'il est, il peut pourtant être appelé un *Home parfait*, dans un certain sens; en ce qu'il est vivant, qu'il ne lui manque aucune des parties & des facultez de Corps & d'Ame, qui constituent l'Home; & qu'avec le *principe de Vie* qu'il a, il croitra & se fortifiera, & ses facultez se perfectioneront, avec l'âge. Ainsi en est il d'un Enfant de Dieu nouvellement né, c'est-à-dire d'un Régénéré. On le peut

apeller *parfait*, en ce qu'il a dans la *Foi* vive & éclairée, le *principe d'une Vie divine*, & dans son *Amour* pour Dieu, les semences de toutes les Vertus. A mesure qu'il vit, il fait des progrès, il s'afermit dans le Bien, & aproche de plus en plus de la Perfection.

34. Mais il y a bien des Obstacles à surmonter, avant que d'arriver à cet heureux état. On est apellé à grimper une Montagne escarpée, où l'on ne peut avancer qu'à pas lents, & où l'on court souvent risque de faire de lourdes chutes, Il ne fera pas inutile de dire un mot de ces obstacles. On peut, à mon avis, les réduire à ces cinq : Les *Mauvais Exemples*, les *Fausſes Maximes du Siècle*, les *Besoins du Corps*, les *Biens* & les *Maux présens*, & enfin les *Passions*. Indiquons en peu de mots les moïens qu'on peut emploïer pour les surmonter.

35. Les *Mauvais Exemples* sont fréquens. C'est une tache pour le Christianisme, & un malheur qu'on ne sauroit assez déplorer. Ils sont d'une très dangereuse influence, pour tous ceux qui ne sont pas afermis dans le Bien, particulièrement pour la Jeunesse. On a vû souvent des Jeunes Gens, qui aiant reçu une bone Education, & de bons principes de Pieté, ont eu le malheur de tomber dans de mauvaises Compagnies, qui les
ont

ont corrompus. A force de voir le mal, ils ont perdu peu à peu l'horreur qu'ils en avoient ; ils se sont familiarisez avec le dérèglement, & enfin ils sont devenus aussi Libertins que leurs Camarades. Quel Remède à ce Mal ? Le Remède est aisé à trouver. C'est de fuir les mauvaises Compagnies, & d'imiter la sage conduite de David, qui disoit à Dieu, Ps. CXIX. v. 63. *Je m'associe à tous ceux qui te craignent, & qui gardent tes Comandemens.* Si l'on avoit autant d'empressement à fuir la *Mort Eternelle*, qu'on a d'horreur pour la *Mort Corporelle*, on éviteroit le Commerce des Pécheurs, avec le même soin qu'on évite celui des Pestiferez, dont on craint d'être infecté.

36. *Les fausses Maximes du Siècle* sont en très grand nombre. Je ne les rapporterai pas ici. Cela me meneroit trop loin. Elles sont particulièrement dangereuses pour les Persones d'un certain rang, & sur tout pour les Gens d'Epée, qui y sont le plus exposez. Mais tout Homme qui a sérieusement à cœur son Salut, ne s'y laissera point séduire. Il se souviendra toujours de l'avertissement de St. Paul: *Rom. XII. 2. Ne vous conformez point au présent Siècle, mais soyez transformez par le renouvellement de votre Entendement, pour examiner quelle est la Volonté de Dieu,*
qui

qui est bonne, agréable, & parfaite. Voilà la Règle. "Où, la *Volonté* de Dieu. Il n'y en a point d'autre. C'est la Boussole que nous devons toujours consulter, si nous ne voulons pas faire naufrage. "C'est la Règle suivant laquelle nous serons jugés. Et quelle autre Règle voudrions-nous choisir? Serions-nous assez insensés, pour nous flater que le Juge de toute la Terre voudra nous juger & décider de nôtre sort pour toute l'Eternité, par les Maximes corrompues, impies, inhumaines & ridicules, qu'il a plû aux faux Chrétiens d'oposer à ses Loix? Ici je ne saurois m'empêcher de rapporter encore un excellent mot de Madame De Sévigné, Tom VI. Lett. 528. *En vérité*, dit-elle, *le Roi est bien servi. On ne compte guères ni son BIEN ni sa VIE, quand il est question de lui plaire. Si nous étions ainsi pour Dieu, nous serions de grands Saints.* On peut encore voir sa Lettre 595. où elle représente admirablement ce que les Courtisans font pour plaire à leur Roi.

37. Les *Besoins* de nôtre Corps sont un obstacle d'autant plus dangereux, qu'ils reviennent tous les jours. Nôtre Ame est, pour ainsi dire, clouée dans un Corps, sujet à divers besoins, auxquels il faut pourvoir. Chacun le sent; mais ceux-là le sentent plus vivement, qui sont obligez

à travailler perpétuellement de leurs mains, pour gagner leur Vie, & celle de leur Famille. Et ceux-là font le plus grand nombre. Le soin de pourvoir aux Besoins de nôtre Corps nous atache à la Terre, remplit nôtre Ame de pensées, qui tendent toutes à la Terre; & on a perpétuellement besoin de faire des efforts sur soi, pour l'élever & la tourner du côté du Ciel. Quel Remède à ce Mal? Faut-il entièrement négliger nôtre Corps, pour ne penser qu'à nôtre Ame? Nullement: J'ai fait voir ci-dessus §. 4. & 5. qu'un Home qui aspire à être parfait, doit prendre soin de son Corps, & qu'il est coupable, s'il ne le fait pas. Que faut-il donc faire? Observez soigneusement ces trois Règles: 1. N'étendez pas trop loin les Besoins de vôtre Corps. Bornez vous à ce qui est simplement nécessaire, suivant vôtre condition, vôtre sexe, vôtre rang & vôtre âge: Tout ce qui va au delà est superflu. La Nature se contente de peu. 2. Au milieu de vos travaux corporels & de vos occupations, élevez de tems en tems vôtre Cœur à Dieu par de courtes Prières éjaculatoires, & par de saintes Pensées. 3. Enfin les jours de Dimanche & de Fête, que la Terre vous donne du relâche, & que vous ne travaillez point pour vôtre Corps, employez vôtre

tems

tems avec soin pour le bien de vôtre Ame, par vôtre affiduité à vous trouver dans les Saintes Assemblées, par la Lecture, par la Prière, & par des retours sur vous-même. Redoublez ces jours là vos efforts, pour avancer vers la Perfection, en faisant des progrès dans la Sainteté. C'est là la bonne manière de *sanctifier le Jour du repos*.

38. Les *Biens* & les *Maux présens*, qui viennent du dehors, soit par les soins des Homes, soit par une direction particulière de la Providence, sont encore un obstacle, d'autant plus dangereux, qu'il tire sa force de nôtre constitution, disons mieux, de nôtre foiblesse naturelle. Nous naissons avec une Ame asservie à son Corps: Accoutumez dès nôtre Enfance à regarder & à aimer come un Bien, tout ce qui fait plaisir au Corps; à regarder au contraire & à hair come un mal, tout ce qui est désagréable ou douloureux au Corps, nous sommes *sensuels*, c'est-à-dire extrêmement sensibles aux biens & aux maux corporels, & ils nous entraînent aisément dans le péché. Les Honneurs, les Richesses, enflent le cœur, inspirent l'orgueil, la fierté, le mépris des Inférieurs: Les Plaisirs amolissent l'Ame, & la rendent incapable d'actions généreuses, enfin ils l'abrutissent tout à fait. D'un autre côté la bassesse, une extrême pauvreté,

vreté, le mépris, l'ignominie, les douleurs, les injustices, les affronts &c. sont des sources de tentations violentes, disposent l'Ame au murmure, à l'impatience contre Dieu, à la haine, à la fureur, à la vengeance contre les Homes. Un Home pauvre, voit-il une occasion de gagner quelque somme d'Argent, aux dépens de son Prochain, sans courir risque d'en être puni par les Homes? Il faut qu'il ait bien de la Vertu, s'il résiste à cette tentation. Un autre a été cruellement offensé par un Ennemi, ou en son Honeur, ou en sa Personne, il a besoin d'une grande force d'Ame, pour l'empêcher de s'en venger, lorsque la chose est en son pouvoir. Et ainsi du reste. Quel Remède à celà? En *général*, pensons toujours aux *Suites*, que peut avoir nôtre action & nôtre conduite; & ne nous laissons jamais éblouir par le bien, ni effraier ou irriter par le mal.

Quicquid agas, prudenter agas, & respice finem.

C'est la fin qui décide. En *particulier*, par raport aux *Biens*, souvenons-nous toujours, que rien n'est un Bien pour nous que ce qui tend à perfectionner nôtre Ame; & sur tout, que tout ce qui est oposé à la Volonté de Dieu, n'est point un Bien, mais un Mal, & un très grand Mal. Par raport aux *Maux* que nous

14 JOURNAL HELVÉTIQUE

nous souffrons, ou dont on nous menace ; considérons que ces Maux sont de courte durée, & qu'ils se terminent tôt ou tard par la mort ; qu'ainsi il est de la prudence & de la sagesse, de souffrir patiemment un petit Mal, pour en éviter un plus grand ; de souffrir pendant *quelques Années*, s'il le faut, pour ne pas souffrir pendant des *millions de Siècles*, sans fin & sans relâche. *Ne craignez point*, dit le Seigneur, ceux qui ne tuent que le Corps, mais qui après cela ne peuvent plus rien faire. Mais je vous montrerai qui est celui que vous devez craindre. Craignez celui qui, après qu'il a fait mourir, a la puissance de jeter dans la Gehène : Oui, vous dis je, craignez celui là. Luc XII. 4. 5.

39 Enfin le dernier Obstacle, & le plus dangereux de tous, ce sont nos *Passions* : Oui le *plus dangereux* de tous, & parce que nous le portons toujours avec nous, * quelque part que nous allions, & parce qu'il prête aux autres toute la force qu'ils ont sur nous, & parce que nos Passions sont en grand nombre. Il n'est pas nécessaire d'en donner ici la Liste ; chacun les conoit assez. Quel Remède peut on leur opposer ? 1. Rappelez tout ce que j'ai dit ci-dessus, depuis le §. 6. jusques au 11. sur le

* Cœlum, non animum, mutant qui trans mare currunt. Horat.

le soin que nous devons prendre de nôtre Ame. II. Acoutumez vous de bonne heure à *résister* à vos Passions, & vous viendrez à bout de les vaincre. C'est ici qu'il faut apliquer la règle de S. Jaques, *Resistés au Diable* & il s'enfuira de vous, Ch. IV. 7. Et pour cela faites deux choses 1°. Refusez constamment à vôtre Passion ce qu'elle vous demande 2°. Evitez l'Objet qui l'a excitée. Cela est bien difficile, direz-vous. Je l'avouë, mais il est absolument nécessaire. C'est un Sacrifice qu'il faut faire à Dieu, ou vous resoudre à périr. Les Mariniers exposez à faire Naufrage, jettent dans la Mer toutes leurs Marchandises, tous leurs Biens, s'il le faut, pour sauver leur Vie. Voudriez-vous refuser de faire la même chose pour sauver vôtre Ame? Après tout, la chose n'est rien moins qu'impossible. Quoi! Un Home par exemple passionné pour une Femme ne peut il pas s'abstenir de la voir? Et si par des raisons de bien sèance, de nécessité, ou d'autres, il est obligé de la voir, ne peut-il pas résister à sa Passion? Un Home animé d'un desir de vengeance, ne peut il pas s'abstenir de se venger? Ne peut-il pas éviter la vuë de celui qui l'a ofensé &c.? Vous vous trompez lourdement si vous croiez que de satisfaire vôtre passion, c'est le moien de l'éteindre.

dre. La satisfaction c'est la nourrir. Il est vrai que quand elle est satisfaite, il semble qu'elle est calmée, qu'elle est morte, & qu'elle vous laisse une certaine tranquillité, qui permet à la Raison de prendre ses Droits. Mais prenez y garde. Ce n'est qu'un feu qui couve sous la cendre, & qui se va rallumer au moment que vous vous y attendez le moins. Jamais la Tempête n'est plus à craindre sur Mer, que quand il y règne un grand calme. Les Mariniers expérimentez & prudents le savent, & s'y préparent. C'est la une Image de ce qui se passe dans l'Ame. Les Passions sont dans l'Ame ce que les Vents sont sur les Eaux. Avez vous le Vent favorable? Vous voguez agréablement & à pleines Voiles, & vous arrivez heureusement au Port où vous tendez. Avez vous le Vent contraire? Vous ne voguez qu'avec peine. Vous êtes obligez de baisser les Voiles, de louer &c. & si le Vent est violent, vous êtes en danger de faire Naufrage, sur tout si vous approchez de la Terre. Vous n'êtes pas le Maître des Vents. Vous n'êtes pas non plus le Maître de ne sentir aucune Passion. Mais faites ce que la Sagesse vous dicte. Tournez du côté du Bien, celles qui peuvent prendre cette tournure,

come

come vôtre Amour & vos Desirs : & résistez constamment à celles qui sont mauvaises. Songez qu'un Home se deshonoré sans retour, & qu'il se met dans le rang des Bêtes ou des Démons, lors qu'il se livre à ses passions; qu'il n'est plus qu'un vil Esclave, * qui sert *les plus méchans Maîtres* du Monde; qu'un Home au contraire qui fait domter les passions, s'aquiert une gloire immortelle, & une tranquillité délicieuse. Il est Maître chez lui. *Celui, dit Salomon Prov. XVI. 32. celui qui est lent à la colere vaut mieux qu'un Conquerant.* Les Sages Païens ont pensé de même. Il semble qu'Horace ait voulu copier Salomon, & paraphraser sa pensée, quand il dit; ** Liv. II. Ode 2. *Si vous domtez l'avidité de vôtre Ame, vous règnerez plus glorieusement que si vous veniez à bout de conquerir l'Afrique & l'Espagne.*

B

40. A

* *Serviet æternum qui parvo nesciet uti.* Horat. L. I. Ep. X. Voiez aussi Ciceron Paradox. 5. où il dit: *Refrænct prius libidines, spernat voluptates, iracundiam teneat, coerceat avaritiam, ceteras animi lates repellat: tum incipiat aliis imperare, cum ipse improbitissimis Dominis, dedecori ac turpitudini, parere desierit: dum quidem his obediens, non modò Imperator, sed liber habendus omninò non erit.*

** *Laçius regnes avidum domandò
Spiritus, quàm si Libyam remotis
Gadibus jungas, & utetque Pœnus
Serviat uni.*

40. A ces soins que vous devez prendre sur vous, III. joignez une sérieuse *Vigilance*. Soiez toujours attentif à tout ce qui se passe au dedans de vous & au dehors. Songez que vôtre vie est courte, & sa durée incertaine; & que si après vous être livré à vôtre passion, la mort vous surprenoit dans le péché, vous seriez perdu sans ressource: Souvenez vous que vous êtes come des Serviteurs, qui attendent leur Maître, & qui ne savent pas à quelle heure il viendra. IV. Enfin *priez sans cesse*, selon l'exhortation de l'Apôtre. *Imploréz tous les jours* la Miséricorde du Seigneur, pour en obtenir le pardon des fautes que vous comettez *tous les jours*, & apelles à vôtre secours l'Esprit de Dieu, qui vous est absolument nécessaire pour vous soutenir: Appelez le, dis-je, par de fréquentes & d'ardentes Prières.

Voilà quelles sont les mesures qu'il faut prendre pour arriver à la Perfection, & pour vaincre les obstacles qui se présentent sur la route. Elles sont éprouvées. Faites en l'essai, & vous vous en trouverez bien.

41 Je pourrois m'arrêter ici. Mais pour ne rien laisser à désirer sur ce sujet, come j'edit dès le comencement de ce Discours, que la Perfection de l'Home est inséparable

ble

ble de son Bonheur, & qu'elle l'y conduit infailliblement, il ne sera pas inutile d'ajouter quelques Réflexions, pour rendre cette Vérité sensible. Je puis d'abord remarquer, que cette Perfection est absolument nécessaire, (come il a été dit §. 33.) pour obtenir le Salut, pour arriver au souverain Bonheur, que Dieu destine à les Enfans dans le Ciel. C'est une Vérité qu'aucun Chrétien ne peut ignorer. Je pourrois m'en tenir là. Car si ce motif ne suffit pas, quel autre pourroit on imaginer, qui fut capable d'y suffire ?

42. Cependant, pour subvenir à la foiblesse de l'Home, à qui un *Bien présent* fait plaisir, & donne du courage, faisons voir un peu en détail, que cette perfection, dont nous parlons, rend l'Home heureux, déjà même *dès cette vie*. Pour le faire sentir, on peut considerer l'Home à deux égards, ou come *vivant en Société*, ou come *seul & isolé*.

1°. Qui peut douter que les Homes ne fussent heureux, dans leurs diverses Societez, s'ils marchotent tous dans le chemin de la Perfection ? Prenons pour exemple les *petites Societez*, qui sont les Familles. Un Mari & une Femme sont obligez de s'aimer mutuellement. C'est leur devoir. C'est aussi leur intérêt. Ils trouvent leur

20 JOURNAL HELVETIQUE

Bonheur l'un & l'autre à s'aimer tendrement. C'est l'état du Monde le plus charmant & le plus délicieux, que l'union d'un Couple bien assorti. Tous leurs jours sont, pour ainsi dire, des jours de Fête : Ils sont filez d'Or & de Soie. Plaisirs, douceurs, secours, apui, consolation, tout s'y trouve. Et cela va même en croissant avec le tems, bien loin de diminuer. Ce sont là les fruits de la Vertu. Au contraire, considérez un Mariage entre deux personnes vicieuses, vous y voyez régner le dégoût, la jalousie, la défiance, les noirs soupçons, la haine, l'aigreur & les querelles. C'est un Enfer anticipé. Ce sont là les tristes suites du Vice. Un Père bon Chrétien a des Enfants bien nez. Il les élève avec soin, & les forme de bonne heure à la Vertu. Ce Père est heureux ; il est come un petit Roi dans la famille. Il y règne avec une autorité absolüe. Il est servi avec zèle & avec plaisir, tout plie sous ses ordres. Et les Enfants à leur tour se trouvent heureux sous le doux empire d'un Père, qui ne se sert de son autorité, que pour les conduire au bonheur. J'en puis dire autant des Frères & des Soeurs, & des proches Parens. Les Familles bien unies vivent dans une concorde, dont on peut
mieux

mieux sentir la douceur*, qu'on ne la fau-
roit exprimer. Sans parler de la douceur
infinie que les Parens bien unis peuvent
trouver dans leur comerce mutuel, leurs
Familles se soutiennent : Elles prospèrent &
se fortifient : Au lieu que celles qui sont
divisées, trébuchent bien tôt & tombent
infailliblement, parce que, come l'expé-
rience le fait voir, il n'y a point de haine
plus acharnées, de querelles plus vives, &
de procès plus opiniâtres, qu'entre des
Frères, des Sœurs, & des proches Parens ;
de sorte que, pour l'ordinaire, leurs di-
visions & leurs procès ne se terminent que
par la ruine des uns & des autres.

43. Si nous passons à la considéra-
tion des *grandes Societez*, qui sont celles d'une
Bourgeoisie, d'une Ville, d'une Province,
d'une Nation, nous y remarquerons la même
chose. Si tous les Individus, qui composent
une Nation, ou seulement la plus grande
partie. étoient ce qu'ils doivent être, un tel
Peuple seroit heureux. Les Citoyens étant

B 3 bien

* L'illustre Madame De Sévigné félicitoit Mme la
Comtesse de Grignan sa Fille, sur la belle union de la
Famille où elle étoit entrée. „ Que vous êtes bien tons
„ ensemble ! lui disoit elle. Que vous êtes heureux de
„ trouver dans votre Famille ce que l'on cherche inuti-
„ lement ailleurs, c'est-à-dire, la meilleure Compagnie
„ du Monde, & toute l'Amitié & la sûreté imaginable !
Tom. IV. Lett. 369.

bien règlé chez eux , & s'aimant cordialement les uns les autres , leur Païs seroit une petite image du Paradis. On y vivroit avec une douceur charmante : Point de Procès; point de Querelles; point d'Inquiétudes ; point de défiance. Chacun rendroit à autrui ce qui lui est dû On se soutiendrait mutuellement dans le besoin. Le Commerce seroit florissant par la bone foi qui y règneroit. Les Arts & les Sciences y seroient cultivées avec succès , parce que chacun auroit à cœur de faire *parfaitement* tout ce qu'il seroit & le rapporteroit à l'utilité comune. Les Magistrats Souverains & les subalternes doneroient à leurs Sujets les *exemples* de toutes les Vertus ; ils seroient *observer* exactement les *Loix* , & par ces deux endroits ils maintiendroient heureusement dans leur Païs l'Ordre , la Justice & la Paix. Les Sujets, de leur côté , contents de leur sort , & vivans sans ambition , obéiroient sans résistance. Qui pourroit exprimer le Bonheur d'un tel Peuple ? *La Justice*, c'est-à dire, la Sainteté , *élève une Nation* , dit Salomon. *mais le péché est l'opprobre d'un Peuple.* Prov. XIV. 34*.

44. Enfin considerons l'Home entant qu'il est *seul* , ou , pour mieux dire , entant qu'il recueille seul , & sans le concours des autres Homes , le fruit des soins qu'il prend
pour

* On peut voir un excellent Sermon de Tillotson sur ce Texte ; C'est le 3me du Tome I.

pour se perfectioner, & voïons les avantages qui lui en reviennent. I. On compte ordinairement la *Santé*, pour le plus précieux des Biens de la Vie présente; & l'on a raison; puisqu' sans la Santé l'on ne sauroit jouir de rien. Vivez dans la *Temperance*, suivez exactement les règles de la *Contenance* & de la *Sobriété*, fuïez la *Mollesse*, fuïez tous les plaisirs criminels, n'usez même des légitimes qu'avec modération, guérissez-vous du penchant à la colère, en un mot, tenez en bride toutes vos Passions & ne permettez pas à une seule de s'échaper, & de secouer le joug de la Raison; travaillez, occupez-vous à de bones choses, mais sans excéder vos forces; vous éviterez divers maux, qui sont également honteux & douloureux, quelquefois même mortels; & vous vous ferez un temperamment sain & vigoureux

45. Comptez-vous pour un Bien II. la *Réputation*, l'*Honneur*, la *Belle Gloire*, cultivez vos Talens, & travaillez à aquerir des Connoissances utiles, pour vous mettre en état de servir vôtre Patrie avec succès; exercez vous à faire de belles actions; soïez juste & généreux; & ne vous laissez jamais entraîner à l'apas d'un gain sordide. Êtes-vous dans quelque Emploi, ou Eclésiastique, ou Civil, ou Militaire, faites servir vos Lu-

24 JOURNAL HELVETIQUE

mières & vos Connoissances, votre Autorité, votre Crédit & votre Pouvoir, à faire régner la Pieté, à maintenir le bon Ordre, la Justice & la Paix: Alors sûrement vous serez honoré, estimé & respecté. Car quelque corrompus que soient les Hommes, la Vertu conserve toujours ses droits sur eux; elle se fait honorer & respecter par ses Ennemis même.

46. Regardez vous come un avantage pour vous, III. de gagner la *Confiance* du Public, & des Particuliers; confiance si nécessaire, sur tout à ceux qui sont dans de grands Emplois, aussi bien qu'aux Négocians? Soyez *vrai, sincère, franc*, aiant toujours votre cœur sur vos lèvres: Ne trahissez jamais vos sentimens: Ne faites jamais l'indigne personage d'un lâche Flateur. Parlez toujours de telle manière, que vos paroles passent pour aussi valables que des Sermens. Ne vous engagez a rien étourdiment. Ne promettez rien sans y avoir bien pensé; mais après que vous avez promis, soiez ponctuel & exact à remplir vos promesses. Par une telle conduite vous gagnerez infailiblement la *Confiance* de tous ceux avec qui vous pourrez avoir à faire; & cette Confiance vous fera d'un merveilleux usage pour avancer vos intérêts.

47. Etes-vous sensible IV. au plaisir
d'être

d'être aimé & chéri des autres Hommes ? Soiez bien-tâisant , liberal , empresse a consoler les Affigez , à soulager les Miserables , à secourir les Pauvres. Qu'on vous trouve toujours prêt & disposé à faire du bien à tous ceux qui recourent à vous , autant que vos moiens peuvent vous le permettre. En même tems aiez soin d'affaisonner vos Dons & vos Bienfaits , de paroles douces & consolantes ; de manières honêtes & asables ; sûrement vous gagnerez les Cœurs de tous ceux qui vous conoissent. Et il n'est pas impossible que leur Amour pour vous , ne vous soit un jour utile à vôtre tour , & peut être même nécessaire. Car refuseroit-on de faire du bien , dans le besoin , à une personne , qui a consacré sa vie à faire du bien aux autres ?

48 Joignez maintenant toutes ces considerations ensemble , & jugez , si un Homme qui a obtenu tous ces avantages , n'est pas autant heureux qu'on peut l'être sur cette Terre. Figurez - vous donc un Homme , qui se porte bien , qui jouit d'une Santé bien asermie , qui s'est aquis une belle réputation par ses Lumières & par ses Vertus , qui est estimé , honoré , considéré , respecté même , d'Amis & d'Ennemis ; dont tout le monde parle avantageusement ; qui est généralement regardé come droit

droit & ferme, incapable de biaiser, & de trahir la Vérité dans aucune affaire, ni de faire tort à qui que ce soit; & à qui l'on peut confier en toute sûreté les affaires les plus importantes, & les Trésors même d'un Roi; enfin, qui est aimé, & chéri, non seulement dans sa Famille & dans sa Parenté; mais aussi dans sa Patrie, & généralement de tous ceux qui le connoissent. N'est-il pas vrai qu'un tel Homme *peut* & *doit* être regardé comme heureux & fort heureux?

49. Cependant il lui manque encore une chose pour son Bonheur dans cette Vie, c'est V. la *Paix de l'Ame*, sans laquelle la Vie ne peut qu'être tôt ou tard très-amère. Cette Paix est le fruit de la Paix avec Dieu. Or ceux qui tendent à la Perfection, & qui font tous leurs efforts pour en approcher, ne peuvent manquer de l'obtenir. Tout Homme qui aime Dieu d'un Cœur pur, & d'un Amour dominant, peut s'assurer hardiment d'en être aimé. Car, comme dit un Apôtre, *Nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier*. I. Jean IV. 19. Et que reste-t-il à souhaiter à un Homme, qui peut se dire à lui-même, *Je suis aimé de Dieu*? Quel est le Bonheur comparable à celui-là sur la Terre? Dans la plus grande pauvreté, il est riche, parce qu'il est

con-

content, & qu'il est assuré que son Père Céleste ne le laissera jamais manquer de rien. Au milieu des dangers qui le menacent, des disgraces, des pertes, des chagrins, qu'on a si souvent à esluier, il trouve un asile assuré auprès de Dieu, qui est l'Arbitre Suprême des Evénemens, sachant que tous les Homes ensemble liguez contre lui, ne peuvent pas lui faire le moindre mal. Au milieu des révolutions les plus étranges, il est tranquile, parce qu'il est apuie sur le Rocher des Siccles. Il fait qu'il a dans le Ciel un Père tendre & tout puissant, qui prend soin de lui, & qui ne dort, ni ne someille jamais. Plau. CXXII. 24.

Si fractus illabatur orbis,

Impavidum ferient ruinae. Horat. L. III, Ode 3.

Sur tout il est tranquile dans les Maladies, & à l'aproche de la Mort; de la Mort, dis-je, qui est, pour le comun des Homes, *le Roi des Epouvantemens*, come parle l'Ecriture, c'est-à-dire la chose du Monde la plus épouvantable. Il souffre ses maux avec patience, & rend graces à Dieu au milieu de ses douleurs. Si la Maladie n'est pas mortelle, il la reçoit come un avertissement salutaire, de redoubler sa vigilance, & ses éforts pour se purifier. Si elle est mortelle, il n'en est

est point affligé. Il y est préparé de longue main; Il voit même avec joie approcher le moment, qui doit le faire passer dans l'Éternité. Il dit de l'abondance du Cœur avec le St. Apôtre, *Mon desir tend à déloger, pour être avec Jésus-Christ, ce qui n'est beaucoup meilleur*, Phil. I. 23. O l'heureuse situation! Pourquoi tous les Hommes n'en connoissent ils pas le prix?

10. Représentez-vous au contraire un Homme qui a vécu dans le désordre, qui n'a point pris soin de plaire à Dieu, qui a méprisé son autorité, tenué aux piez les Loix, regardé come des chimères, les promesses & ses menaces. Voyez la situation de son Ame, au premier dérangement qui arrive dans ses affaires. Un Courtisan est au désespoir, quand il est disgracié de son Prince: Un Avare, quand il a perdu son bien, en tout ou en partie: Un Ambitieux, quand il a échoué dans ses desseins, &c. N'en soiez pas surpris. Ils ont perdu leur Dieu, ou plutôt, leur Idole. Voyez le, lorsque chargé d'années, acablé d'infirmité, décrépité, flétri, impotent, incomode à lui-même, & insupportable aux autres, par sa mauvaise humeur, il se voit rebuté du Monde qui le quite. Quel déchirement dans son Ame? Sur tout voyez le, lors qu'il est aux prises avec la Mort. Il meurt stupidement come une Bête, &

sans

sans aucun sentiment raisonnable Ou bien, s'il lui reste que que sentiment d'Homme, son Ame est en proie aux alarmes les plus vives, aux remors les plus cuisans, & a l'éfroi le plus acablant, a la vüe de cet Hussier impitoiable, qui va le trainer devant le Tribunal du grand Juge de toute la Terre. On ne peut lire sans étonement un endroit de Tacite, où cet Historien parle des agitations d'Ame, qu'éprouva Tibère, ce redoutable Monarque, sous l'Empire duquel Nôtre Seigneur fut crucifié. Tibère, dis-je, ouï Tibère, cet Empereur, dont la Domination s'étendoit depuis l'Euphrate jusqu'aux Colonnes d'Hercule; Tibère devant qui tout trembloit, trembloit lui-même sur la fin de ses jours, sans savoir bien pourquoi; & son Ame étoit si vivement agitée, qu'il ne pût s'empêcher un jour d'en instruire le Sénat de Rome, dans une Lettre qu'il lui écrivit *. *Que vous écrirai je, Messieurs?* leur disoit il, *ou comment*

* Annal. lib. VI. C. 6. Quid scribam vobis, P. C. aut quomodo scribam, aut quid omninò non scribam hoc tempore? Dii me Deique pejus perdant, quàm perire quotidie sentio, si scio. Adeo facinora atque flagitia sua ipsi quoque in suplicium verterant. Neque frustra præstantissimus sapientiæ firmare solitus est, si recluduntur Tyrannorum mentes, posse aspici laniatus & iustus; quando ut corpora verberibus, ita sævitia, libidine, malis consultis animus dilaceretur. Quippe Tiberium non fortuna, non solitudines prægebant, quin tormenta peccatoris suasque ipse pœnas fateretur.

ment vous écrirai-je ? Ou qu'est ce que je ne dois point du tout vous écrire ? Si je le sai, je veux que les Dieux & les Déeses me fassent périr plus cruellement, que je ne me sens périr tous les jours. Sur quoi l'Historien, tout Païen qu'il est, ajoute cette Reflexion. Ses crimes & ses débauches faisoient la source de son supplice. Et ce n'est pas sans raison que le plus excellent Docteur de la Sagesse, il veut aparemment désigner Socrate par là, soutenoit ordinairement, que si l'on ouvroit les Cœurs des Tyrans, on les verroit batus & déchirez, parce que come les Corps sont déchirez à force de coups, les Ames le sont pareillement par la cruauté, par la débauche, & par une mauvaise conduite. Car ni l'élevation de Tibère, ni sa retraite dans une solitude, ne le mettoit à l'abri de ces maux, & ne l'empêchoit point de faire le triste aveu des tourmens de son Ame & des punitions qu'il souffroit, Cet Empereur ne conoissoit pas le Vrai Dieu, ni la redoutable Justice. Que n'auroit-il pas senti, s'il l'eut connu ? Et que ne doivent pas sentir ceux qui lui ressemblent par quelque endroit ?

Je n'étais pas d'avantage ces Réflexions. Elles ont déjà grossi sous ma Plume beaucoup au delà de ce que je m'étois proposé. J'ai voulu faire un Discours abrégé, & non un Traité complet de Morale. Mais
il

JANVIER 1745. 31

il y en a assez, je pense, pour fournir matière à réflexions, à tout Home qui souhaite sérieusement de trouver le véritable Bonheur.

SAVOIR la VOLONTE' de Dieu & la FAIRE : Voilà, en deux mots, la Perfection. *Si vous savez ces choses, dit le Seigneur, vous serez bienheureux, si vous les faites.* Jean XIII. 17.

LAUSANNE le 30. Octob. 1744.



REMAR-



REMARQUES

*Sur la Promesse faite au V. Commandement
du Décalogue.*

MONSIEUR,

Vous venez de lire le Comentaire François sur *l'Exode*, imprimé a la Haie, & qui paroit depuis quelque tems: Vous me témoignez que vous avez été fort satisfait de cette Lecture. Les Journaux de Hollande en ont jugé come vous, & ont fait regarder cet Ouvrage come fort utile & fort instructif. Il n'y a pas jusqu'aux *Mémoires de Trévoux* qui n'aient parlé très avantageusement de ce Comentaire*. L'approbation que des Jésuites donent a un Ouvrage de Religion, sorti de la Plume d'un Ministre de la Haie, ne doit pas être suspecte de flaterie & de collusion.

Dans vôtre dernière Lettre, vous me marquez que vous avez lû sur tout avec une application particulière, le Chap. XX. de *l'Exode*, qui renferme l'Explication du *Décalogue*, vous vous êtes attaché particuliè-

re-

* Mém. de Trévoux, Avril 1744. Art. L.

rement à bien entendre cet Abrégé de la Loi Morale. Il paroît par quelques Questions que vous me faites sur ce sujet, que vous avez lû avec beaucoup de réflexion ce Chapitre si intéressant.

Quoi que ce Comentaire vous ait aplani quelques endroits du Décalogue qu'il est difficile de bien entendre sans quelque secours, vous me demandez encore quelques éclaircissements. Vous comencez par la Promesse atachée à l'observation du V. Comandement, qui nous prescrit d'*honorer nos Peres & nos Meres*. L'Explication ancienne de cette Promesse, & qui a eû cours pendant si longtems, vous a toujours fait de la peine, dites vous. On prétendoit que Dieu fait espérer une longue Vie aux Enfans qui s'aquiteront exactement de ce qu'ils doivent à ceux qui leur ont doné lavie. Malheureusement l'experience ne s'acordoit point avec ces belles Promesses. Come elles étoient fréquemment en défaut, c'étoit donner prise aux Libertins, qui prenoient occasion d'ataquer la Religion par cet endroit là.

Il faut convenir que c'est là une Difficulté considérable, & on ne voit pas ce qu'on y pouvoit répondre de bien satisfaisant. On essaïoit à la vérité de se tirer d'affaire en distinguant les deux Oeconomies, & l'on prétendoit que cette Promesse avoit eû son

acomplissement sous la Loi. On rapelloit que chez les Juifs le violement notoire & malicieux de ce V. Comandement, étoit puni de mort, * Des Enfans assez dénaturés pour faire des imprécations contre leurs Parens, ou pour mettre la main sur eux étoient lapidez. Mais on voit assez que dans la Promesse faite au V. Comandement, il ne s'agit pas simplement d'éviter ce Suplice capital, & qu'elle fait espérer quelque chose de plus.

Aussi ne s'en tenoit-on pas là. On ajoutoit que chez les Juifs les Promesses temporelles avoient beaucoup plus leur acomplissement que sous l'Evangile, qu'alors l'obéissance filiale, par une Dispensation particulière de la Providence, étoit récompensée d'une longue Vie. Mais il n'est pas difficile d'opoler des faits contraires. On a des exemples d'Enfans très soumis à leurs Parens sous l'Ancienne Loi, que la Mort a enlevés fort jeunes de dessus la Terre. On fait qu'*Abija*, Fils du Roi *Jéroboam*, dont l'Ecriture célèbre la Pieté, mourut encore jeune **. Qui oseroit avancer que les Enfans pleins de respect pour leurs Parens, dans la Nation des Juifs, aient tous sans exception, atteint une heureuse vieillesse ?

A

* Exode XXI. 17. Deuser. XXI. 18.

** L. Rois XIV. 13.

A l'égard de la Nouvelle Oeconomie, rien de plus hazarde, que de dire, come on le fait encore assez souvent, que les Enfans pleins de reconnoissance pour leurs Parens, combleront la mesure de leurs jours, & ne seront jamais fauchez par une Mort prématurée. Vous avez raison, MONSIEUR, de dire que la Réponse que l'on a faite pendant longtems a ces Objections, sent un peu la défaite & l'échapatoire.

Enfin a l'aide d'une bonne Critique, on s'est tiré de cette difficulté. En examinant plus attentivement cette Promesse, les Interprètes se sont aperçus qu'ils lui donnoient un tout autre Sens que celui du Législateur. Voici donc comment d'habiles Gens l'expliquent depuis quelque tems. Ils croient que cette Promesse regardoit proprement les Anciens Juifs, & qu'elle s'adressoit moins aux Particuliers qu'à la Nation entière. Ils nous font remarquer ensuite que Moïse raporte cette Promesse d'une manière un peu différente dans le Chap. V. du Deutéronome. *Honorez votre Père & votre Mère, dit il, come votre Dieu vous le comande, afin que vos jours soient prolongez, & que vous prospériez dans le País que l'Éternel votre Dieu vous done**. Il paroît par là que le Seigneur promet proprement à

* Deuter v. 16.

son Peuple, s'il obéit à ce Comandement, d'afermir son féjour ou son établiffement dans la Terre de Canaan, dont il l'alloit mettre en poffeffion.

Pour bien entrer dans la penfée de ces Interprètes modernes, il faut rapeller ici quelques faits historiques raportez dans la Genefe, à quoi ils croient que ce Comandement fait allufion. On fait ce qui arriva à Noé, quelque tems après le Déluge. Ce Patriarche ne conoiffant pas encore allez les éfets dangereux du Vin, en prit avec quelque excès. Il s'endormit enfuite dans une poffure indécente. *Cam* fon fils, averti aparemment par *Canaan* Petit Fils de Noé, en fit des plaifanteries auprès de fes Frères. Mais eux, plus refpectueux envers leur Père, prirent auffi tôt un Manteau, & l'en couvrirent. Noé après fon réveil, aiant fû ce qui s'étoit paffé, maudit *Canaan*, fils de *Cam* *. On fait que fous l'Ancien Testament, Dieu avoit ataché une éficate particulière aux Bénédiftions & aux Malédiftions que les Pères donoient à leurs Enfans. On peut donc regarder tous les maux qu'ont foufert les Cananéens, leurs défaites, leur exil, leur efclavage, come des fuites funeftes de la Malédiftion prononcée contre un de leurs Ancêtres, qui

avoit

* Genef. IX. 10.

avoit manqué de respect pour son Père
 Il est fort vrai semblable que dans la Promesse de ce V. Comandement, il y a une allusion à cet endroit de l'Histoire de Noé.

Quand Dieu publia sa Loi, les Israélites devoient se mettre bientôt en possession d'un País riche & abondant. Ceux qu'ils en alloient dépouiller, en devoient être privez, sur tout en conséquence de la Malédiction que s'étoit attirée un de leurs Aïeux, en manquant de respect pour son Père.

„ Profitez donc du malheur des Cana-
 „ néens, leur veut dire le Législateur.
 „ Faites de serieuses Réflexions sur toutes
 „ les suites malheureuses du Crime de *Cam*.
 „ Que l'on soit fort attentif parmi vous à
 „ s'aquiter de ce que l'on doit à ceux de
 „ qui on tient la Vie; autrement vous
 „ pourriez, à vôtre tour, être chassés de
 „ ce País, come les Cananéens.

Cette Promesse, bien examinée, revient donc à ceci. Il ne s'agit plus de prolonger les jours de chaque Particulier, à proportion du respect qu'il aura pour ses Parens, come on l'expliquoit précédemment; mais la Promesse est Nationale. Dieu fait espérer au Peuple d'Israël de le conserver long-tems dans la Terre de Canaan, & de l'y faire vivre dans la prospérité, pourvû

38 JOURNAL HELVETIQUE

que l'on rende exactement ce que l'on doit à ceux qui nous ont donné la Vie.

Vous m'avez marqué, *Monsieur*, que vous ne connoissiez cette nouvelle Explication que d'une manière fort vague & fort générale; que vous souhaitiez, qu'on vous la développât, & qu'on vous marquât en même tems, à qui on est redevable de cette découverte.

J'ose dire que vous ne vous adressez pas mal pour cela. J'ai vû, par manière de dire, naître cette nouvelle Explication. L'Époque de sa naissance est la dernière Année du Siècle passé. Nous nous trouvâmes un jour une petite troupe de Jeunes Théologiens, qui parloient de Matières de leur Métier. Cette Promesse du V. Comandement fût mise sur le tapis. On poussa vivement la difficulté, tirée de ce que cette Promesse est très-souvent en défaut. On fait que les Jeunes Gens sont forts sur la Dispute, & se plaisent à mettre une Objection dans tout son jour. On se tourna ensuite de tous les côtés, pour voir ce qu'on pourroit répondre à ceux qui attaqueroient la Religion par cet endroit là, & qui feroient toucher au doigt, que cette Promesse est tous les jours démentie par l'expérience.

Après plusieurs tentatives, qui n'étoient
pas

pas fort satisfaisantes, l'un d'eux dit qu'il avoit fait les Jours précédens, quelques lectures, qui pourroient faire envisager cette Promesse sous un nouveau point de vüe. Il cita d'abord Mr. *Abadie*, qui a fait voir qu'encore que le Décalogue soit proprement la Loi naturelle renouvelée & retracée aux yeux des Israélites, il faut le considérer come la Loi naturelle acomodée à l'état où les Juifs se trouvoient alors. La Délivrance de la Captivité d'Egypte, l'Introduction dans la Terre de Canaan sont les principales circonstances sur quoi il apuie. Par ce principe il rend d'abord raison de plusieurs omissions, qui pourroient faire de la peine dans le Décalogue. Il vient ensuite au V. Comandement, & voici ce qu'il dit là dessus.

„ Les Cananéens, qui avoient attiré la
 „ colère de Dieu par leur Idolatrie, &
 „ portoient la peine de leurs propres pé-
 „ chez, ne laissoient pas de paroître mau-
 „ dits extérieurement, & interprétative-
 „ ment, come l'on parle dans l'Ecole, à
 „ l'ocasion du Crime de Cam, qui dé-
 „ couvrit la honte de son Père, & fut
 „ puni par cette Malédiction prophétique,
 „ qui présagea la ruine de la Postérité de
 „ Canaan, Fils de cet Impie. On ne peut
 „ nier que le Décalogue n'y fasse une ma-

„ nifeste allusion dans le V. Précepte. Il
 „ est certain que par cette Terre sur laquelle
 „ Dieu leur promet de *prolonger leurs Jours*,
 „ il faut entendre, non la Terre des Vi-
 „ vans en général, mais cette Terre qui
 „ avoit été donnée en partage aux Israéli-
 „ tes ; ce qui est évident par cette ex-
 „ pression, *laquelle le Seigneur ton Dieu te*
 „ *donne* ; & il n'y a point de doute que le
 „ sens de la Loi ne soit, qu'ils doivent
 „ éviter le Crime de Cam, qui devint fu-
 „ neste à sa Postérité, & tâcher d'obtenir,
 „ par une conduite opposée, la Bénédiction
 „ de Dieu, pour les affermir dans leurs Pos-
 „ sessions *.

Cette allusion nous donna la Clé de cette Promesse, & nous fit entrevoir son véritable sens. Mais celui qui venoit de nous la communiquer, nous fit part encore d'une nouvelle ouverture propre à confirmer la pensée de Mr. *Abadie*. Il nous dit que le hazard avoit fait, que dans le même tems qu'il lisoit *l'Art de se conoitre soi même*, il s'occupoit aussi du Comentaire de Mr. *Le Clerc* sur le Pentateuque ; & que cet habile Critique nous fait remarquer quelque chose de singulier sur le V. Comandement ; c'est que dans l'Original, la prolongation des
 jours

* *L'Art de se conoitre soi même*, Rotterdam 1692.
 Page 81.

jours dans le Païs de Canaan, est attribuée à nôtre Père & à nôtre Mere, & qu'il y a à la lettre, *afin qu'ils te prolongent tes jours*. Et coment font ils censez rendre nôtre Vie longue & heureuse ? Ce ne peut être que par les Vœux qu'ils font en nôtre faveur, que l'on a toujours regardés come devant être ratificz du Ciel. Cette Remarque Grammaticale apuie parfaitement l'allusion que Mr. *Abadie* nous a fait apercevoir dans ce Comandement. Le sens, est donc, Afin que tes Parens fassent des Prières au Ciel pour ta prospérité : Allusion manifeste à Noe, qui en mourant fit des souhaits pour faire perdre à la Postérité de Cam, le Païs qu'ils possedoient, & qui leur dona sa Malédiction.

Ces deux Citations ainsi rapprochées paroissent donner le véritable sens de cette Promesse. On n'y chercha plus la longue Vie des Enfans soumis à leurs Parens, mais on s'en tint à cette Explication du V. Comandement : Voulez-vous que Dieu vous assure la possession du Païs de Canaan ? Voulez-vous qu'il vous établisse d'une manière fixe & durable dans ces heureuses Contrées ? Honorez-vous Peres & vos Mères. Aquitez vous exactement de ce Devoir, de peur que vous ne soiez aussi chassés de ce Païs, come les Peuples qui l'occupent avant vous.

vous. On peut dire que dans cette Promesse il y a aussi une Menace sous entenduë.

Mr. *Des Maisieux*, connu dans la République des Lettres par divers Ouvrages, étoit alors à Genève, où il étudioit en Théologie, & il assista à cette Conférence. Il partit peu de tems après pour la Hollande & l'Angleterre, où il ne tarda pas de mettre l'Enseigne d'Auteur. Sa première Production fut l'Explication de divers Passages de l'Écriture Sainte, qui parût dans la *République des Lettres* de Mr. Bernard, & il y développa le sens du V. Comandement du Décalogue, conformément à ce qu'il avoit ouï dire là dessus à Genève*. Come il n'a fait aucune mention de la source où il avoit puîsè cette Explication, il en a eu tout l'honneur. Mr. *Barbeirac*, malgré sa vaste lecture, l'en regarde come l'Inventeur, dans sa Traduction de *Puffendorf*, & la traite de Découverte ingénieuse**.

J'ai crû devoir faire ce petit Narré pour répondre à vôtre Question, *A qui, c'est que nous sommes redevables de cette nouvelle Explication?* Vous voiez que c'est proprement à Mr. *Abadie*, puis qu'il est le premier qui
ait

* Bernard, Repub. des Lettres, Novemb. 1700. p. 498.

** Droit de la Nat. & des Gens. Tom. II. 2de Edit. p. 251. dans la Note.

ait aperçû l'allusion à ce qui arriva autrefois à Noé, lors que son Fils Cam oublia le respect qui est dû à son Père. Il est vrai que cette Remarque aiant été jettee incidemment dans un Ouvrage où il ne s'agissoit pas proprement du Décalogue, on peut dire que cette Clé avoit été oubliée, & que même on ne s'en étoit jamais servi. Elle començoit à se rouiller & à devenir inutile par le non usage, lors que Mr. *Des Maisieux* la tirée de l'obscurité, l'a polie, & sur les petites Instructions tirées de la Conférence Théologique de Genève, il a montré coment'il falloit s'en servir. Cette Explication a fait du chemin depuis ce tems - la. Elle a été adoptée de la plupart des Théologiens, & elle a passé jusques dans les Catéchismes publiés. On doit donc cette justice à Mr. *Des Maisieux*, que s'il n'est pas le Père de cette Explication, il a au moins très bien rendu ce qu'il avoit ouï dire là dessus, & que sans la Dissertation, on seroit encore dans l'ancien préjugé de la longue Vie promise aux Enfans, à proportion du respect qu'ils auront pour leurs Parens.

Mr. *Abadie* fait regarder ce V. Commandement come un Précepte National, & qui regarde tout le Peuple d'Israël en général. Cela done lieu à une petite difficulté qu'il faut

faut éclaircir. Jamais Comandement ne sembla plus regarder chaque Particulier que celui où l'on dit à ceux qui ont encore leurs Parens, *Honore ton Père & ta Mère.* La Réponse est aisee. Cet Ordre est National, & il regarde en même tems chaque Particulier qui est dans le cas. Suposons que l'on eût extrêmement négligé parmi les Israélites, la soumission où les Enfans doivent être à l'égard de leurs Parens, qu'en seroit-il arrivé ? S'ils avoient refusé d'écouter leurs Parens, & de recevoir leurs Instructions, en voici les suites naturelles. Premièrement les idées du vrai Dieu & de la vraie Religion auroient été bien tôt bannies du milieu d'eux, & le Vice auroit régné par tout. Il faut ajouter que quand on n'obéit pas à son Père, on est peu disposé à se soumettre à ses autres Supérieurs; & quand il n'y a pas de la subordination dans un Etat, il est bien près de la ruine. Les Séditions qui désolent une Nation, ont souvent leur source dans l'indocilité des Enfans. L'Ordre qui règne dans la Maison paternelle, est la mesure de celui qui régnera dans le Gouvernement : La Subordination Domestique est la Règle de celle qui doit être dans la Société. Voilà comment ce Comandement regarde en même tems les Particuliers & la Nation entière.

Quoi

Quoi que ma tâche ne soit pas d'entrer dans le détail des Devoirs d'un Enfant à l'égard de son Père, l'allusion que Mr. *Abadie* nous a fait entrevoir dans ce V. Comandement, m'engage à faire une Remarque : C'est que ceux qui traitent cette Matière doivent bien faire sentir l'obligation où sont les Enfants de supporter leurs Pères dans leurs foiblesses & de couvrir leurs défauts. L'irrévérence de *Cam* conduit à insister là dessus. Les Vieillars sont quelquefois bizarres & de mauvaise humeur. Mais ni la foiblesse de leur Corps, ni celle de leur Esprit ne nous donne pas droit de les mépriser. Ils ont toujours, à l'égard de leurs Enfants un caractère respectable, c'est la qualité de Père, que les infirmités de la Vieillesse ne diminuent ni n'afoblissent point. *Mon Enfant*, disoit le Fils de *Syrach*, *soulage ton Père dans sa Vieillesse, & ne l'attriste point durant sa Vie. Que si son Esprit s'afoblit, supporte le, & ne le méprise pas à cause de l'avantage que tu as au dessus de lui. Car la Charité dont tu auras usé envers ton Père, ne sera point mise en oubli* *.

On trouve un trait dans les Annales de la Chine qui mérite d'être rapporté ici. Il n'y a point de Nation qui ait porté plus loin le respect pour les Parens, que celle-là : On peut la proposer pour modèle. Un

Ma-

* Chap. III. 14.

Magistrat Chinois mérita la Mort pour ne s'être point acquité avec intégrité de la Charge. Son Fils, âge de quinze ans, alla se jeter aux piez de l'Empereur, & lui offrit la Vie pour conserver celle de son Père. L'Empereur touché de cette marque de tendresse, accorda au Fils la grace du Père, & voulut, suivant le sage usage de ce Gouvernement, distinguer ce jeune Home par des marques d'honneur. C'étoit quelque Ornement qu'il devoit porter sur son Habit, & équivalent aux Ordres de Chevalerie de l'Europe. Mais le Fils le refusa, en disant qu'il se feroit beaucoup de peine d'avoir sur lui une marque qui lui rappelleroit continuellement l'idée d'un Père coupable. Ce trait donne une idée bien noble de l'amour & du respect que les Enfants doivent avoir pour leurs Pères, quand même ils ont quelques défauts & quelques foiblesses.

Voici une belle Leçon de *Socrate*, que ses Disciples ont pris soin de nous conserver. „ Frens garde de ne pas mépriser „ ceux qui t'ont donné la Vie ; tu serois „ blamé & abandonné de tout le Monde. „ Car si on soupçonnoit que tu passasses d'in- „ gratitude les Bienfaits de tes Parens, per- „ sone ne te croiroit capable de reconnoissan- „ ce pour les faveurs qu'on pourroit te faire *

Platon

* Des choses Mémorables de Socrate, Ch. XXII.

Platon son Disciple, excelle aussi sur ce sujet. On ne peut rien de plus fort que ce que l'on trouve dans le XI. Livre de ses Loix. Il veut que nous honorions nos Pères & nos Mères, parce qu'ils sont les Images vivantes de Dieu. „ Plus ils „ sont vieux, dit-il, plus ces Images de „ la Divinité, qui sont dans la Maison comme des Trésors très précieux, ont de „ force & d'efficacité pour faire descendre „ toutes sortes de Bénédiction sur les Enfans qui leur rendent l'honneur qui leur est dû, & pour faire tomber sur leur tête les plus affreuses Malédiction, quand ils le leur refusent. Car Dieu exauce les Prières que les Pères lui adressent pour ou contre leurs Enfans. Il n'y a donc pas de moyen plus sûr de plaire à Dieu, que d'honorer son Père & sa Mère.

Dans ce beau Passage, *Platon* avertit les Païens de son tems, qu'ils n'avoient point dans leurs Sanctuaires Domestiques, de Divinité plus respectable qu'un Père & une Mère acablez sous le poids des Années; que les Enfans ingrats & dénaturez ne devoient pas moins redouter la colère & les imprecations de leurs Pères, que la vengeance des Dieux mêmes, & que quand un Père est méprisé par les Enfans, qu'ils poussent l'insolence jusqu'à se moquer de lui.

lui, les Malédictionns qu'il prononce contr'eux ne manquent point d'avoir leur accomplissement.

Vous voïez par là, *Monsieur*, que les Païens étoient sur ce sujet du même sentiment que les Juifs. *Platon* apporte ensuite des exemples des maheurs que les imprécations des Pères ont fait tomber sur leurs Enfants. *Oedipe* en prise par les siens, fit contr'eux des souhaits qui ne furent que trop efficaces & qui sont connus dans l'Histoire. *Amyntor* Père de *Phœnix*, & *Thésée* Père d'*Hyphite* sont célèbres par leurs emportemens contre leurs Fi's, & par les maheurs qui en ont été les suites. Les Anciens étoient donc persuadés que les Dieux écoutoient de pareilles Prières & les exauçoient. L'opinion générale chez eux c'est que rien n'étoit plus fatal & plus pernicieux aux Enfans que ces sortes de Malédictionns *.

Les Juifs donnoient pour Maxime que *la Bénédiction du Père affermit la Maison des Enfans, & que la Malédiction de la Mère la détruit*

* *Mr. de la Loubère* dit dans son Voïage de Siam, que les Siamois croient que les Parens morts peuvent abrèger ou prolonger la Vie de leurs Enfans. Ils leur demandent une Vie longue & heureuse, & sur ce principe, ils ont en mêmes termes que nous ce Précepte du Decalogue, Honore ton Père & ta Mère, afin de jouir d'une longue Vie.

détruit jusqu'au fondement *. Ils croioient que les Bénédiction des Patriarches étoient sur tout d'un grand poids. On les croioit Prophétiques & acompagnées d'une lumière surnaturelle. MOISE, conformément à ce sentiment général, fait donc regarder l'expulsion des Cananéens & tous leurs malheurs, come une suite, & un éfet de la Malédiction prononcée contre la Postérité de *Cain*, en conséquence de ses railleries & de son insulte.

J'ai déjà dit que Mr. *Le Clerc* avoit fait une Remarque critique, qui confirme l'allusion à l'Avanture de *Noé*, que Mr. *Abadie* nous a fait sentir dans la Promesse du V. Comandement. Il nous avertit qu'on pourroit traduire, *Afin que ton Père & ta Mère prolongent tes jours. Aben. Ezra*, & quelques autres Rabins, l'entendent de la même manière: Selon eux, le Législateur a voulu dire que les Parens à qui l'on rendra le respect qui leur est dû, obtiendront par leurs Prières, une vie longue & heureuse à leurs Enfans dociles & obéissans.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que Mr. *Le Clerc* qui a beaucoup contribué à faire apercevoir cette allusion aux Bénédiction Patriarcales, n'a point pris garde lui même que ce V. Comandement est relatif à l'His-

D

toire

* Ecclésiast. III. 21.

toire de Noé. Il a fourni une partie considérable de la Découverte, sans l'avoir connue. Voyez je vous prie, *Monsieur*, son Comentaire sur le V. Comandement. Il est dans l'opinion vulgaire, que Dieu promet une longue vie aux Enfans soumis & obéissans, & que leurs Parens l'obtiendront de Dieu par leurs Prières.

Il dit que c'étoit une opinion généralement reçue chez les Anciens Grecs, qu'une longue Vie étoit la récompense ordinaire de la soumission que l'on avoit pour ses Parens, & il cite *Homère* pour son Garant. Il est vrai que l'on voit dans plusieurs endroits des Ouvrages de ce Poëte les horribles Imprécations des Pères & des Mères contre des Enfans ingrats, exaucées d'une manière bien capable d'éfrayer, & les Furies vengeresses envoiées par les Dieux pour punir ce crime. Mais je doute qu'on y trouve que les Dieux prolongent les jours des Enfans, à proportion du respect qu'ils ont pour leurs Parens. Au moins le Passage que *Mr. Le Clerc* allègue pour le prouver, dit toute autre chose. Il fait dire à *Homère* qu'un Grec nommé *Simoyfius*, & qui fût tué par *Ajax*, mourut fort jeune, pour n'avoir pas rendu à ses Parens ce qu'il leur devoit, pour les soins qu'ils avoient pris de son éducation. *Homère* dit simplement que

ce *Simoyfius* étant mort jeune, ne pût pas rendre à ses Parens les devoirs qu'exigeoit la reconnoissance, soit qu'on entende par là le devoir de la sépulture, soit les autres engagemens des Enfans envers leurs Parens dans un âge avancé *. Ce Savant regarde la Mort prématurée de *Simoyfius* come une suite, une punition de son manque de reconnoissance, au lieu qu'*Homère* nous la done come la cause, c'est à dire que cette mort précède ne lui avoit pas doné le tems de s'aquiter de son devoir.

Si je relève ici cette Citation, je vous prie, *Monsieur*, d'être persuadé que cela ne diminue en rien la haute idée que j'ai de cet habile Home. Ces petites méprises échapent aisément dans les Ouvrages de longue haleine. Ceux qui ont autant travaillé que lui, peuvent quelquefois s'être trompé, sans que cela doive donner atteinte à leur réputation, mais il étoit nécessaire de faire remarquer ici, que l'apui que ce Savant a prétendu doner à l'ancien sentiment manque de solidité. Un suffrage de ce poids est bien capable de prévenir encore quelques Persones en faveur de l'Explication vulgaire de la Promesse qui est an-

D 2

nexée

* Voici comment la Traduction Latine a rendu cet endroit : Neque Parentibus nutritionis præmium reddidit, brevis nempe ei vita fuit. *Iliad. Lib. IV. vers 477.*

nexée à ce Comandement. Mais voici une Anecdote qui doit achever de les guérir de leur prévention.

J'ai sù de bon lieu, qu'après que Mr. *Des Misémeux* eût publié sa Dissertation, un *Homé* de Lettres s'en entretint avec Mr. *Le Clerc*, qui n'avoit point vû le Journal où elle se trouve, & qui n'avoit pas même ouï parler de cette Explication. Ce Savant la goûta dès qu'on la lui eut proposée, il en sentit le prix, & n'hésita point à l'adopter. Celui qui la lui avoit fait conoitre lui marqua en même tems sa surprise de ce que, lors qu'il travailloit sur l'Exode, elle ne lui étoit point venue dans l'Esprit, d'autant plus qu'une Remarque Critique qu'il a faite dans cet endroit, sur l'efficacité des Bénédictiones Patriarcales a beaucoup contribué à la Découverte, & le mettoit tout à fait sur les voies. Mr. *Le Clerc* lui répondit modestement qu'il avouoit qu'il n'avoit rien entrevû de semblable; mais que ce n'est pas toujours ceux qui travaillent de suite sur quelque Livre de l'Ecriture Sainte, qui sont le mieux en main pour trouver le dénouement de quelque Passage difficile. On sent bien quelquefois la difficulté. Cependant, ajouta-t-il, on fait chemin pour ne pas trop s'arrêter. Un Critique, qui, à tête reposée, médite sur un Passage particu-

ticulier, trouvera plutôt ces ouvertures heureuses. Elles lui viennent tout d'un coup, dans certains momens lumineux : Elles sentent presque l'inspiration

Je ne sai si l'on doit aussi mettre au rang de ceux qui se sont déclarez pour la nouvelle Explication, le Comentateur de la Haïe. Je trouve bien dans ses Notes, que cette Promesse ne doit pas s'entendre d'une longue Vie, come si c'étoit là la récompense du respect que l'on a pour ses Parens.

„ Cette Promesse n'est pas faite aux Par-
 „ ticuliers, dit-il, mais à la Nation en
 „ général. On doit moins la regarder
 „ come une Promesse de prolongation de
 „ Jours, que come une assurance donnée à
 „ Israël, que s'il observe cette Loi, Dieu
 „ continuera à le rendre heureux dans le
 „ Païs de Cauaan, qu'il le protégera, &
 „ lui acordera une prospérité soutenue dans
 „ cet heureux Terroir.

C'est-là une bone Remarque pour corriger le préjugé comun; mais le Comentateur s'en est tenu là sans rien dire de l'allusion à l'Histoire de Noé, ni de l'efficace des Bénédictiones Patriarcales, aparemment parce que ses Guides, les Auteurs Anglois, n'ont pas touché ces deux Articles. Vous aurez, sans doute, remarqué cette omission.

La dernière Question que vous me faites, *Monfieur*, c'est sur la manière dont St. Paul emploie cette Promesse dans une de ses Epitres. Cet Apôtre donne ce Précepte aux Ephéfiens, dans les mêmes termes que ceux du Décalogue, & il ajoute, que cet Ordre d'honorer nos Pères & nos Mères est *le premier Comandement avec promesse* *. Vous trouvez ces paroles embarrassantes, & vous n'avez encore point vû, dites vous, d'explication satisfaisante là dessus. Je pense come vous que ces paroles de St. Paul demandent un nouvel examen. Mais nous le renverrons, s'il vous plait, à une autre fois. Il est bon de reprendre haleine. Jusqu'ici je n'ai guère fait que la fonction de Rapporteur. Vous voulez que je fasse celle d'Interprète, & cela sur un Passage difficile. Je vous demande donc un peu de tems pour y penser. Je suis &c.

* Ephes. VI. 2.



LETTRE

*A Mr. ***. touchant ce qui s'est passé pour
remplir la Chaire vacante d'Histoire dans
l'Université de BALE.*

MONSIEUR,

VOUS souhaitez, que je vous récite, en abrégé, ce qui s'est passé à l'occasion de la Vacance de la Chaire d'Histoire dans l'Université de cette Ville; que je vous nomme les Prétendans à ce Poste distingué, & que je vous indique les Sujets curieux sur lesquels ils ont fait rouler leurs Savantes Disputes. J'ose vous le dire, vous auriez dû vous adresser à quelques uns de nos Savans, qui ne sont pas inconnus, & qui, sans contredit, auroient pû beaucoup mieux que moi satisfaire vôtre curiosité, vous parler de tout en Maitres, & vous faire part de leurs judicieuses Réflexions. J'obéis, cependant, parce que ce que vous demandés de moi se réduit à peu de chose. Vous ne vous attendés pas que je vous caractérise les forces, l'adresse, & les succès des Illustres Athlètes qui ont parû sur l'Arène.

Je le pourrois, si vous m'aviés communiqué vos connoissances étenduës sur tout ce que l'Histoire embrasse, & cette judicieuse Critique qui vous fait distinguer, avec tant de précision, le fort du foible, le brillant & l'apparent d'avec le réel & le solide. Ma vuë ne s'étend pas jusques là. J'admire tous ceux qui parlent, parce que je sens bien que leurs lumières sont de beaucoup supérieures à mes foibles connoissances, & que je n'ateindrai jamais à la hauteur de leur Erudition. Si vous m'engagiés à prononcer, je ne pourrois le faire qu'en téméraire, vous ne pourriés pas compter sur mes Décisions, & il me convient de prendre le sage parti du bon Pasteur Palémon.

Non nostrum inter vos tantas componere lites
Et vitula tu dignus, & hic.

La Chaire d'Histoire, qui a vaqué par la promotion de Mr. BECK à une Chaire de Théologie, a été ambitionnée par douze Prétendans. Vous voiés, par là, *Monsieur*, combien nôtre Université est florissante & avec quelle ardeur les Sciences y sont cultivées. Il n'est pas rare de voir un pareil nombre de Rivaux, & plus encore, dans les différentes Vacances. On est quelquefois surpris de voir de très jeunes gens, à peine
aupar

auparavant connus, paroître avec distinction, étaler, avec goût, leurs Richesses littéraires, & s'exprimer avec toute l'élégance, la pureté, & la pompe du Langage de *Cicéron*. Je pourrois vous en nommer quelques uns, si la supression des autres, ne paroïssoit être une Satire, & une Décision qui ne me convient point.

Tous ces Prétendans ont parù en Chaire, tour à tour, excepté Mr. *Antoine Birr*, Licencié en Médecine, & qui a donné la belle Edition du *Thesaurus Linguae Latinae Roberti Stephani*. Ce savant Médecin, Littérateur & Historien, a disputé, si souvent, des Chaires avec tant de succès, que l'on a crû, avec justice, devoir l'exemter d'un Acte superflu. Son mérite, pour plusieurs Chaires, est devenu un principe incontestable. Si le Sort avoit suivi les lumières & le desir des Electeurs, il y a déjà long tems que l'Université auroit fait l'acquisition de cet Ornement. Jusques ici le Sort aveugle ne l'a point favorisé, mais le Sage, inébranlable au milieu des revers, estime moins le Prix, que la gloire de le mériter.

Tous les autres Prétendans ont disputé, mais dans le rang que le Sort leur avoit assigné, & chacun contre trois Compétiteurs aussi designés par le Sort. Come tous cou-
rent

rent le même hazard, pour le plus ou le moins de tems de se préparer, & sur la qualité des Oposans plus ou moins redoutables, aucun n'a sujet de se plaindre du lot qui lui est échû.

La Lice fut ouverte le 17. Novembre. Le devoir, la curiosité, le desir de s'instruire, & peut-être aussi la malignité & la critique, assemblent, dans ces occasions, un grand nombre d'Auditeurs. Tous les Gens de Lettres, de tous les Ordres, se piquent de se trouver à ces Combats, plus dignes de la curiosité humaine que ceux des Gladiateurs & des Taureaux. Quelque fois on en sort plus éclairé & très satisfait. Tout le risque qu'on y court, lorsque les Combatans oublient qu'ils sont dans le Sanctuaire de la Science & de la Sageffe, & sous les yeux respectables de leurs juges, est d'entendre des invectives amères, & des traits mâlins qui déplaisent à tous ceux qui goûtent les Règles de la Politesse, & sur tout celles de la Modération Chrétienne. Quelquefois aussi on peut-être étourdi par le bruit, & gagner un mal de tête, lorsque les Combatans parlent, crient tous les deux à la fois, & paroissent luter plus par la force de leurs Poumons, que par la solidité de leurs Argumens. L'air qu'ils poussent avec tant de violence, agite, ébranle tout
le

le Vaisseau & tous ceux qui s'y trouvent. Il seroit quelquefois à propos qu'un *Æole* respectable leur dit, come autrefois aux Vents déchainés,

Tantæne vos generis tenuit fiducia vestri!
Jam Cœlum terramque meo sine numine venti
Miscere, & tantas audetis tollere moles?
Quos ego.

Le premier Athlète qui se présenta, suivant l'Arrêt du Sort, fut Mr. *Jean Jaques Burkard*, Ministre du St. Evang. & Fils de Mr. *Burkard*, Conseiller du Petit Conseil & Ancien de l'Eglise Françoisè &c. La Matière de sa Dispute ne fut pas unique. Il choisit diverses Questions d'Histoire Eclésiastique & de Critique, donant pour titre à ce Recueil, *Subitaria exercitatio historica*. Il y soutint, pari exemple, qu'il n'y a jamais eu parmi les Juifs deux Persones revêtuës en même tems de la Charge de Souverain Sacrificateur; mais il ne toucha point le v. 49. du Chap. XI. de *St. Jean*, par où il paroît qu'*Anne* & *Caïphe* alternoient dans l'exercice de la Souveraine Sacrificature.

Le second des Prétendans qui parût en Chaire le 20. Novembre fut Mr. *Jean Frédéric Bischoff* jeune Ministre. Il travailla, dans ses Thèses, intitulées *Observationes Historicae*, à résoudre quelques difficultés qui se

se trouvent dans la Chronologie des Rois de Juda & d'Israël.

Mr. *George André Hey*, Licentié en Droit, & ci-devant Professeur dans l'Académie de *Petersbourg*, dona des Thèses avec ce titre *De Historico bono Viro Diatribe*. Il ajouta à la fin quelques positions philosophiques, parce que ces Thèses devoient d'abord lui servir d'épreuve, pour obtenir, selon ces Loix, le grade de Maître ès Arts. Car il faut que vous sachiés, *Monsieur*, que dans l'Université il faut être préalablement Docteur en Philosophie, si l'on veut disputer une Chaire. On tient dans les Sciences pour Principe, tout come dans la Nature, qu'on ne passe pas d'un état à un autre, en omettant l'intermédiaire. *Natura non agit per saltum*. S'il y a dans les Universités quelque autre raison de cette Méthode, come il y en peut avoir, elle n'est aparemment conuë que des Adeptes. Quoi qu'il en soit Mr. *Hey* soutint ses Thèses deux jours de suite, le 23. Novembre, pour obtenir le grade qui lui manquoit, & le 24. pour se montrer digne de la Chaire vacante.

Le 27. Novembre fut le tour de Mr. *Jean Stahelin*, Docteur en Médecine & en Chirurgie. A l'ocasion de la Guerre, qui désole l'*Europe* depuis plusieurs années & dont les sinistres éfets se sont vûs fort près de

de nous, il crût qu'il devoit prendre pour le sujet de ses Thèses un Morceau de l'Histoire militaire des Suisses avec Charles le Hardi. Le titre de sa Dispute marque l'étenduë & la nature de son sujet. *Disquisitio Historica Gestorum Belli inter acerrimam & maximam Helvetiorum Nationem & Carolum Pugnacem Burgundia Ducem.*

Vint ensuite sur les rangs Mr. *Jean Rodolphe Thurneisen*, Docteur en Droit & Syndic de la Ville. Il se contenta de donner quelques Observations, pour juger de la vérité ou de la fausseté d'une narration, & il les soutint le 1 Décembre sous le titre d'*Observationes Historicae.*

Mr. *Louis Wentz*, Licencié en Droit, & qui s'est mis plusieurs fois sur les rangs pour disputer les Chaires vacantes, soutint les Thèses d'Histoire le 4. Décembre, où il indique en abrégé, la Méthode que doit suivre un fidèle Historiographe. Ces Thèses ont pour titre *Cogitationes subitariae de non nullis Historiarum requisitis.*

Nous ouïmes le 8. Décembre Mr. *George Ertzberger*, Min. du St. Evang., qui avoit disputé tout récemment la Chaire de la Langue Grèque, en laquelle il excelle. Le sujet de sa Dispute Historique fut une partie de l'Histoire du Grand Nabuchodonosor; *De Nabuchodonosoro II. Babyloniorum Rege.*

A Mr. *Ertzberger* succéda le 11. Décembre Mr. *Jean Bernard Mérian*, Etudiant en Theologie, & Fils de Monsieur l'Antistès Mérian. Ce Jeune Home, qui s'est déjà fort distingué en public, en différentes occasions, se borna à quelques Observations Historiques sur l'Origine des Peuples. Il soutint l'Universalité du Déluge. Ses Thèses parurent sous ce titre: *Observationum Historicarum Sylloge*.

Le 15. Décembre fut assigné à Mr. *Christophe Ramspeck*, Etudiant en Médecine & Fils de Mr. *Ramspeck* Pasteur à la Campagne. Ses Thèses roulèrent sur l'Histoire assés détaillée de *Cambyse*, Fils du Grand *Cyrus*, mais peu digne de lui appartenir. *Specimen Historicum vere tumultuarium de Cambyse secundo Persarum Rege*, fut le titre de cette Dissertation, travaillée avec soin.

Mr. *Emanuel Fäsch*, Maître ès Arts & Fils de Mr. *Fäsch* le Sur-Intendant des Bâtimens, soutint le 18. Décembre une Dissertation historique sur la division de l'Empire, qui fut faite par *Louis le Pieux*, entre les Fils, *Lothaire*, *Pepin*, & *Louis*; Partage qui fut très fatal à l'Empire. *Dissertatio Historica de divisione Imperii facta à Ludovico I. Imperatore Cog. Pii*.

Enfin, car ce tems de Guerre littéraire commençoit à lasser, tant il est vrai que la
Paix

Paix de toute espèce, est agréable aux Hommes, enfin Mr. *Jean Jaques Spreng*, Poëte couronné & Professeur en Eloquence & en Poësie Allemande, termina les Disputes, le 21. Décembre, par des Remarques curieuses sur l'*Ancienne Rauraque*. Il intitula ses Thèses, *Breve Commentarium Rerum Rauracorum usque ad Basileam conditam*. Les bornes que l'on se propose dans ses Disputes pour la Chaire, ne lui permirent pas de remplir tout son Plan. Il ne fit pas l'Eloge de *L. Munatius Plancus*, qui envoya, l'An de Rome 72. une petite Colonie à *Rauraque*, que l'on nomme aujourd'hui *Augst*. Vous sçavez, Monsieur, que la Statuë de ce Consul Romain est magnifiquement placée dans la Cour de la Maison de Ville, sur une Colonne, avec une belle Inscription de *B. Phenanus*. Un Espagnol s'imagineroit facilement que les *Bâlois* regardent ce Romain come le Patron de leur Ville; mais il se détromperoit, s'il lisoit que Mr. *Spreng* le fait passer, conformément à l'Histoire, pour un Home sans Religion & sans Foi, Ennemi de sa Famille & de sa Patrie. Ceux qui pensent de la sorte ne sont pas fort portés à dire, *Sancte Plance ora pro nobis*.

Les Disputes finies le principal restoit à faire. Il s'agissoit de décider, dans ce grand nombre de Savans Prétendans, qui avoient

avoient combattu de toutes leurs forces, & arrose la Carrière de leur sueur, à qui le Prix devoit être ajugé. Dans ces occasions l'Oracle que l'on consulte, c'est le Sort. Vous croirés peut être que cette Méthode est sujette à de grands inconvéniens; qu'un Home de mérite, qui seroit infailliblement élu par la pluralité des Sufrages libres, n'aura peut être jamais aucun Emploi, pendant que tel, qui, à la puralité des Voix, n'auroit rien obtenu, sera placé dès la première fois qu'il se présentera. Je ne nierai pas, que cela ne soit possible, & je ne rechercherai point si le cas n'est jamais arrivé. Mais quoi que vous ne puissiez pas soutenir l'idée d'un Professeur fait par le Hazard, & que vous présumiés que cette Méthode est périlleuse pour l'Académie, il faut pourtant équitablement envisager aussi les différens avantages qui en découlent. Je n'en toucherai qu'un seul. C'est que nous avons par là un beaucoup plus grand nombre de jeunes Gens qui étudient & qui travaillent à se rendre habiles dans les différentes Branches des Sciences. Le grand aiguillon, qui fait mouvoir les Homes, c'est l'Espérance. Tout ce qui diminuë l'Espérance les porte au relachement. Tout ce qui augmente l'Espérance les anime, & leur fait soutenir les plus grands travaux. Lors qu'on

qu'on distribuë les Emplois à la pluralité des Suffrages libres, on présume qu'ils seront donés à ceux qui seront les plus habiles. Il y en a peu qui s'imaginent de pouvoir éfacer tous les autres, par les talens & par les lumières. Cela les décourage, & ils se tournent ailleurs. Mais dès que le Sort décide des Emplois, & qu'un Suffrage ou deux peuvent faire entrer dans le concours, on reprend courage. On s' imagine que quoi que moins habile que ses Compétiteurs, on sera jetté dans le Lavoir par quelque Ame charitable, & que l'on pourra être favorisé du Sort, qui n'y regarde pas de si près.

Quoi qu'il en soit les Agonothètes s'assemblerent le 22. Décembre passé. Là, distribués en trois Classes par le Sort, chaque Classe, à la pluralité des Suffrages, donés par des Billets, plaça un des Candidats dans le Ternaire. Ceux qui entrèrent dans cet heureux nombre, qui par là se voïoient de beaucoup plus près du but desiré, furent Mrs. *Birr*, *Thurneisen*, & *Stabelin*. Le Sort décida en faveur de Mr. *Thurneisen*, qui est regardé généralement come très digne de ce Poste, qui joint à beaucoup de Génie & de Lumières, une merveilleuse facilité de s'énoncer avec clarté, & qui possède l'utile & rare talent de bien enseigner.

Pour ne vous rien laisser ignorer des Disputes Savantes, qui ont occupé l'Université pendant une bonne partie de l'Année, dernière, je vous dirai, *Monsieur*, que la Mort nous enleva, sur la fin du Mois d'Avril 1744. le très Savant Mr. *Samuel Battier*, Docteur en Médecine & Professeur en Grec. Il étoit né le 23. Janvier 1667. Cet habile Home étoit si consommé dans la Langue Grèque, qu'il étoit en état de parler & d'écrire en Grec, avec autant & plus de facilité que dans sa Langue maternelle. Jugés en par ce trait. Dans sa Jeunesse étant au Sermon, il se plaisoit quelquefois à écrire & à traduire en Grec sur le champ les Discours du Prédicateur, & il y reussiffoit très bien. Lors qu'en 1706, il disputa la Chaire du Grec, il désoloit ses Compétiteurs, en traduisant tous leurs Arguments en Grec; & leur répondant en cette Langue.

Les Prétendants à la Succession de Mr. *Battier* furent en grand nombre. On en compta si je ne me trompe jusqu'à treize. On fut surpris de voir tant de jeunes Gens, très versés dans la lecture & l'intelligence des Auteurs Grecs. Les trois qui restèrent exposés au Sort, furent Mr. *Birr*, Mr. *Merian* le Fils de Mr. l'Antistes, & Mr. *Wettstein*, Professeur en Philosophie & en Grec à
Amsf.

Amsterdam, dans la Comunion des Arminiens. Le Sort le choisit, pour remplir la Chaire du Grec à Bâle; mais il a écrit depuis à Mrs. les Professeurs, pour les remercier de l'honneur qu'on lui avoit fait, & pour leur dire qu'il conservera son Poste à *Amsterdam*, où l'on a souhaité qu'il restât, lui ayant augmenté considérablement ses honoraires. Ce Savant Successeur du célèbre Mr. le Clerc vous est fort connu, & vous sçavez qu'il a tous les Talens & toute la Science nécessaire, pour remplir dignement les Chaires qui peuvent lui être conférées.

Sur le refus de Mr. *Wettstein*, on procéda le 15. de ce Mois à une nouvelle Election pour remplir la Chaire de Professeur en Grec. Mrs. *Antoine Birr* Licencié en Médecine, *Spreng* Professeur en Poésie Allemande, & *Mérian*, Fils de Mr. l'Antiquaire, furent choisis par le Suffrage de Mrs. les Electeurs. Ensuite le Sort aveugle, qui jusques ici avoit cherché vainement Mr. *Birr*, le trouva finalement, le saisit, & le couronna. Mr. le Professeur *Battier* ne pouvoit pas avoir un plus digne Successeur. C'est celui qu'il se seroit choisi lui même, come étant son très digne Elève. Cette Promotion a été conforme aux desirs de l'Université, & applaudie de toute la Ville. Je suis &c.

Le 23. Janvier 1745.



EXTRAIT

*D'un Poëme intitulé LOUIS XV. Imprimé
à Lion sur la fin de l'Année dernière.*

Le Poëte débute par ce Prologue

Muses qui me rendiés heureux
Sur les bords fortunés de la Marne naissante,
Si vous êtes encor sensibles à mes Vœux,
Reparoißés, c'est LOUIS que je chante :
Que come lui, mes Vers soient immortels ;
Si loin des Lieux où j'ai reçu la Vie,
Loin des Rochers de ma Patrie,
Vous m'avés vü negligier vos Autels,
Ma Voix en ces beaux Jours n'osoit se faire entendre,
Sur ce Rivage, où mille Chants plus doux
Que ceux des Cignes du Méandre
Font le désespoir des Jaloux.
Mais quand tout rétentit des cris de la Victoire,
Quand Ypres & Menin sur leurs Remparts fumans,
Encor couverts de Blessés, de Mourans,
Me font voir un grand Roi, vainqueur, comblé de
Gloire,
Ne soupirer qu'après la Paix :
Alors trop indigné d'un coupable silence,
Par mon zèle emporté, brayant mon impuissance,
Muses, pour vos Faveurs je forme des souhaits.
Que l'Aigle jusqu'au Ciel aille porter l'hommage.
Qu'il rend au Souverain des Dieux,

On ne me verra point d'un Vol ambitieux
 Aux regards de LOUIS, présenter mon Ouvrage :
 Bellone offre à ses yeux de plus Nobles Objets,
 Contens du rang où le Ciel nous fit naître,
 Célébrons sans Orgueil, nôtre Roi, nôtre Maître,
 Trop heureux d'être ses Sujets.

Partés mes Vers, partés sans espérance
 D'être vûs du Héros célébré dans mes Chants ;
 Assés d'autres sans nous, par des sons plus touchans,
 Sauront l'entretenir du bonheur de la France ;
 Vous imiterés ces Ruisseaux,
 Qui fortis d'une aride source,
 Ne pouvant jusqu'aux Mers faire passer leurs Eaux,
 Dans les sables voisins vont terminer leur course.

Après ce Prologue flateur & modeste,
 si propre à défarmer l'envie qu'excite une
 Plume délicate & nouvelle, l'Auteur comen-
 ce ainsi son Ouvrage.

Sur le plus beau Climat que couronnent les Cieux,
 Règne un Prince adorable, instruit par la Sagesse,
 Roi dès sa plus tendre jeunesse,
 Sous la Protection des Dieux :
 Il étoit au Berceau, quand Minerve attentive
 A régler le destin de ce Jeune Héros,
 Lui voyant pour la Guerre une pente trop vive,
 A Diane adressa ces mots.

Minerve lui fait confidence de ses alar-
 mes ; Elle se plaint que *Mars* a juré de
 s'emparer du Cœur du Jeune LOUIS. Et
 là dessus elle mêle à ses plaintes cette ré-
 flexion digne de la Sagesse qui l'anime.

Pour mériter un Nom fameux
 Quoi faut-il ravager la Terre ?
 Ne peut-on être grand au sein d'un Peuple heoureux ?
 N'est il donc pour les Rois de Vertu que la Guerre ?

Mais come cette Sage Maxime pouvoit avoir l'air d'une Critique peu respectueuse, elle y ajoute bientôt un Correctif, qui s'acomode mieux aux circonstances du tems, & qui justifie le present, en semblant ne porter que sur l'avenir,

Il est un tems pour la Vengeance :
 Qui ne fait pas repousser une Ofense,
 Même à mes yeux est indigne du jour,

Cette Morale est peut-être trop favorable aux Esprits bouillans, en prononçant à tous les *Diélistes* une Sentence de Grace, par la bouche de la Sage Minerve, & sous les yeux d'un Monarque sévère sur cet Article.

L'Apologie des Rois est plus facile, parce que leur Vengeance est revêtuë d'un appareil plus redoutable que les Objections,

Un Roi formé par la Sagesse
 Prend le Glaive à regret lorsqu'il est outragé ;
 Mais incapable de foiblesse,
 Il ne le pose que vengé.

Le mot à regret adoucit tout, & la sup-
 posi-

position d'un Outrage ne présente la Force qu'à la suite de la Justice.

Minerve conclut à remettre son jeune Héros à la paisible *Diane*.

Cachons ce Jeune Prince aux yeux de la Victoire;
 Il n'en fera que trop tôt amoureux.
 Dans vos Forêts préparés lui des Fêtes,
 A mes leçons succéderont vos Jeux,
 Jusques au tems prescrit pour ses Conquêtes.

Rien n'étoit plus naturel ici que l'Eloge de la Chasse, cet Exercice favori de la Noblese & du Courage.

La Chasse est digne des Grands Rois,
 Elle enduret leur Corps, & forme leur Courage,
 C'est de la Guerre une fidèle Image;
 Hercule est devenu demi Dieu dans les Bois.

Diane fière de la comission, & flatée du projet s'y livre avec joie, & termine ainsi sa réponse à *Minerve*.

Nous formerons ce Prince aimable,
 Il règnera sous vous, il chassera sous moi:
 Vous le rendrés prudent, moi, vif, infatigable;
 Je ferai le Héros, vous ferés le grand Roi.

C'est ce qui s'appelle, régner & chasser sous les plus brillans auspices. Les Plaisirs même sont conduits par la Sagesse.

Diane fait les Héros; mais elle est Femme, & par conséquent timide. Elle avoit besoin des

voiles sombres de la Nuit, pour enlever l'Auguste Enfant au Dieu Mars, & aux François. Il faloit le tromper lui même, en profitant de son Someil. C'est dans cet heureux instant qu'elle aproche de son Berceau.

La Déesse un moment le contemple en silence ,
Et craignant de Venus quelque piège adroit ,
Croit voir l'Amour, n'ose aprocher du Roi ;
Mais c'étoit des François la plus chere espérance.
A cette douce Maj esté ,
A cet Air noble & grand, qu'en LOUIS on remarque ,
La Sauvage Divinité
Reconut le Jeune Monarque.

Elle l'enlève , le jour vient & découvre
le Roïal Larcin. *Mars* en fureur.

Parcourt , l'œil enflamé , la moitié de la Terre.
Tout tremble , tout frémit , le Séjour infernal ,
A son Ordre vomit la Guerre.

C'est ainsi que la Guerre devient l'afreux présent de l'Enfer. Mais les Dieux Tutelaires de la France prennent soin de sa destinée, & *Mars* lui même, Ami du Peuple François, porte au fond de l'Orient sa Colère & son Flambeau. Tandis qu'il y ravage des Roïaumes entiers , les bords de la Seine ne respirent que l'Allègresse.

La Seine sur ses bords charmans
Sous l'Empire de la Sagesse

Jouir des douceurs de la Paix,
 De l'abondance & des autres bienfaits
 Qu'aux Mortels fortunés prodigue la Déesse.

C'est dans cet état riant que nous sont
 dépeints les plaisirs du Jeune Heros.

Peu loin de ce Fleuve enchanté,
 Qui vient enrichir de son Onde
 La première Ville du Monde,
 S'éleve un Bois fameux, par Diane habité.

C'est la Forêt de *Fontainebleau*, dont le
 Poëte décrit en peu de mots le Palais, &
 les beautés. C'étoit l'ouvrage de l'immor-
 telle Diane,

Ce Palais ne couta qu'un mot à la Déesse,
 Louis par sa présence embellit ces beaux Lieux,
 Et ce fût là que la Sageſſe
 Le rendit par ses soins digne de ses Aïeux.

Il raporte ici une partie des Discours
 que lui tenoit la Sageſſe; Discours tou-
 jours moderés & pacifiques,

Dédaignés ces Lauriers sanglans
 Qu'on cueille sur les pas de Mars & de Bellone,
 Il n'est d'immortelle Couronne
 Que celle dont je ceins le front des Conquérans.
 Les Rois font les Dieux de la Terre,
 Le bonheur de leur Peuple est leur unique objet;
 Vaincre mille Ennemis dans une juste Guerre,
 Est moins grand que de rendre heureux un seul Sujet:
 Rien

74 JOURNAL HELVÉTIQUE

Rien n'est plus beau ni plus heureusement tourné que l'image sous laquelle *Minerve* continuë à voiler les Instructions.

La Mer est la parfaite Image
D'un Monarque né généreux,
Des Fleuves, des Ruiffeaux elle reçoit l'hommage,
Mais ne le reçoit que pour eux.
Sans cesse de son sein s'elevent des Nüages,
Qui portés par les Vents au bout de l'Univers,
Rentrent dans les Ruiffeaux, arrosent leurs Rivages.
Et reviennent enfin dans l'Empire des Mers.

Par cette douce intelligence,
Les Fleuves toujours pleins, en prodiguant leurs Eaux
De leurs tribut païé tiennent leur abondance.
Et ne servent que de Canaux.

Tels doivent être entr'eux les Peuples & les Princes :
Qu'un Roi soit bienfaisant, son Argent devient Or,
Quand il retourne à son Trésor,
Après avoir enrichi ses Provinces,
Et de tous ses Sujets il raporte l'Amour :
Des Présens que sa main dispense,
Telle est la Juste récompense ;
C'est un Dieu Tutelaire adoré dans sa Cour

Minerve, par cette Morale,
Rendoit LOUIS grand, généreux,
Et dans son Ame liberale
Versoit un penchant vertueux

Heureux les Princes à qui *Minerve* fait
si bien entendre sa voix ! Heureux les Peuples
dont le Monarque y prête l'oreille !
Avere de leur sang, & sagement prodigue
de

JANVIER 1745. 7,

de ses Trésors! *Minerve* parle si bien, que *Diane* qui parle à son tour, n'a presque plus rien à dire, si ce n'est que *Hercule*, *Thésée*, *Alexandre*, aimèrent la Chasse, qui fût toujours la Passion des Conquérans.

Est-il un seul Monarque Ennemi du repos,
Qui n'ait passé, pour aller à la Gloire,
Du Temple de Diane au Temple de Mémoire?
Les Bois furent toujours le Berceau des Héros.

Peut être vaudroit-il mieux qu'ils n'eussent jamais fourni de Berceau qu'aux Muses.

Ce fût dans ces belles Forêts que se rompit enfin le charme concerté par la prudente *Minerve*, ce charme heureux, qui conservoit à la France la tranquillité. Louis, las d'un Exercice frivole. couché nonchalamment sur des fleurs, dormoit d'un Sommeil profond. Toute la Nature sembloit conspirer pour lui faire goûter ce doux calme, lors que la *Victoire* vient l'éveiller avec le bruit & l'éclat qui anonce de prochains Triomphes.

Le Tonnerre se fait entendre,
La Forêt rétentit de mille Chants guerriers,
La Terre en un moment se couvre de Lauriers,
L'Eclair part, le Ciel s'ouvre, & l'on en voit descendre
Une jeune Divinité,
Toure raisonnante de Gloire,
Ailée, & telle enfin qu'on nous peint la Victoire:

Elle

Elle l'appelle , & lui parle come à un Favori qu'elle s'est choisie entre tous les Rois.

Insensible aux Vœux de cent Rois ,
 Qui pleins d'ardeur m'adressent leurs Prières ,
 Je voltige sans cesse au tour de tes Frontières ,
 Pour ne me rendre qu'à ta voix.

Elle l'assûre que par tout où sont ses Drapeaux , elle les soutient & lui montre ce qu'elle a fait pour ses Soldats , come un gage de ce qu'elle veut faire pour lui.

Traversant d'une aile rapide
 Des Piémonrois les Rochers orgueilleux ,
 Découvrant tes Guerriers & leur Chef intrépide ,
 Je fus me reposer sur eux.

Bientôt je leur ouvre un passage ,
 Villefranche résiste , & tombe sous leurs Coups ,
 PHILIPPE en Demi Dieu signale son Courage
 CONTI paroît , Montalban est à nous.

Prémices légères des Triomphes qu'elle lui destine. Le sort de ses Ennemis est décidé.

En vain tes Ennemis m'ofrent des Sacrifices ,
 Leurs Temples , leurs Autels ne me reverront plus.

On auroit peine à deviner que c'est la Victoire qui parle, lors qu'on réfléchit sur son

son inconstance. Le Prince, tout jeune qu'il est, semble hésiter s'il se rendra à ses séductions. Cet endroit est très bien touché. L'embaras du Roi n'est dépeint que come celui d'un Amant à la première vuë de l'Objet aimable qu'il doit adorer pour toute sa Vie.

Un doux frémissement saisit le Roi, l'enflame,
 Son Esprit demeure enchanté,
 Un feu secret se glisse dans son Ame,
 Il veut & n'ose aimer cette Divinité:

Tel est l'état charmant d'un Jeune Home sensible,
 Qui voit pour la première fois,
 Dans quelque retraite paisible,
 La Beauté qui devoit le soumettre à ses Loix;
 Interdit & tremblant, il garde le silence;
 Mais bientôt à ses pieds il brûle en un moment,
 D'autant de feux que le plus tendre Amant.
 L'Amour n'a pas besoin de longue experience.

C'est avec cette ardeur à laquelle rien ne résiste que BOURBON suit la Victoire: Elle feint de vouloir lui échaper, son feu redouble, il la presse. Elle s'envole enfin & lui parle ainsi pour le consoler.

J'aime ta Noble Impatience,
 J'augure bien de tes premiers transports;
 Mais de me posséder sur ces tranquiles Bords,
 Bannis l'inutile espérance;
 C'est la demeure de la Paix;
 Qu'en ces Bois elle règne en Reine,

78 JOURNAL HELVETIQUE

Je lui cède encor tes Palais ;
 Puisse t'elle jamais n'abandoner la Seine ,
 Contente de son heureux sort !
 Pour moi je tiens ma Cour dans les Plaines sanglantes ,
 Mon Trône est un amas de ruines fumantes ,
 D'une Ville embrasée où règne encor la Mort ,
 Et c'est sur des Remparts foudroïes par la Guerre ,
 Sur un tas de Mourans, au bruit des cris , des pleurs ,
 Triomphante au milieu des éclats du Tonnerre ,
 Que je prodigue mes faveurs.

Ce n'est pas qu'elle estime un Prince altier
 & barbare : Elle n'immortalise , dit - elle ,
 que les vrais Héros : Elle flétrit l'un , tandis
 qu'elle comble l'autre de Gloire ,

Ne crois pas toutefois que barbare & cruelle ,
 J'estime un Prince altier , indigne de son Rang ,
 Dont les mains sont toujours dégoutantes de Sang ;
 J'immortalise en lui son Crime , ses Exploits ;
 Mais couronnant un Héros magnanime ,
 De la Postérité je lui gagne l'estime :
 Je fais la Gloire & non le Deshonneur des Rois.

Après ce discours plein de vérité , la Déesse
 disparoit ; LOUIS brûle de la suivre &
 vole bientôt sur ses traces. Il visite lui
 même ses Places , devient l'amour & l'es-
 pérance des Soldats , qui courent en foule
 sous les Drapeaux. Cette Description est
 très Poétique

Come au souffle des Vents le sable remplit l'Air ;
 Tels on voit sortir de nos Villes ,

Come

Come autant de Torrens aussi prompts que l'Ec'air,
D'intrépides Guerriers, d'invincibles Achilles;

La Cour enfante des Césars,
Tous rétentit du bruit des Armes;

En vain l'Amour verse des larmes

Son Empire finit, quand il faut suivre Mars,

BOURBON parle, à la voix ces Heros se rassemblent &c.

Cent Mille Bras s'arment en un instant pour
le venger. *Menin* ne tient plus, malgré ses
fameux Remparts. Le Poëte prononce
l'arrêt de sa chute en ces termes.

Tes pâles Défenseurs seront bientôt soumis,

De toutes parts la Mort les environne.

Ne tonés plus fiers Ennemis,

Qu'on se rende, LOUIS pardone.

Heureux le vrai Sublime, qui ne dégénère
jamais en petitesse! Le Poëte cependant
loin de craindre d'avoir trop dit, en pro-
met encore d'avantage.

Du haut de vos superbes Tours

Déjà la victoire l'appelle,

Sur vos Murs foudroïés je la vois qui chancelle,

C'en est fait, Elle va vous quitter pour toujours.

Elle cède enfin au plus puissant des Rois; mais
telle qu'une Maitresse qui veut ralumer des
desirs, par une feinte résistance, la Victoire se
dérobe encore aux vœux de ce Prince, & se
fait chercher dans *Tpres*, où elle se renferme:
Elle y prépare de nouveaux obstacles; mais
en vain.

Que la Nature & tout l'art des Vaubans,
 Ypres, pour te défendre enfantent des Miracles,
 Que formant de nouveaux Obstacles
 Les Eaux viennent couvrir tes Remparts chancelans,
 Charge les de Guerriers, fais y gronder la Foudre,
 Que l'Airain enflamé nous vomisse la Mort;
 LOUIS le veut, tu tomberas en poudre,
 Et de Menin, tu subiras le sort.
 Tremble: Déjà SA[']E, NOAILLES,
 Font briller nos Drapeaux autour de tes Sillons,
 Et sous leurs yeux, nos nombreux Bataillons
 Tracent ta perte autour de tes Murailles.

Mais c'est bien pis, quand le Roi se montre.

Que vois-je, LOUIS en Personne!
 Tout fuit, tout cède, il court avec Bellone,
 Ypres s'ébranle, il est rendu.

La Victoire en ouvre les Portes,
 Qui tournent à regret sur leurs Pivots d'Airain.
 Elle même nous tend la main,
 Repousse les Vaincus, fait entrer nos Cohortes,
 De l'éclat de son front les yeux font éblouis &c.

LOUIS entre en Triomphe dans la Place,
 monté sur un superbe Coursier, fier de son
 glorieux poids, au milieu d'une foule de
 Princes & de Généraux. La Victoire fait les
 honneurs de la Fête: Elle ne résiste plus à ses
 empressements. Tout se passe avec les aplau-
 dissements des Vainqueurs & des Vaincus. Le
 Roi se fait aimer autant que craindre, &
 s'empare des Cœurs, come il se rend Mai-
 tre des Bastions.

Au bruit de mille cris de joie
 Qu'Ypres vers les François renvoie,
 LOUIS sût s'emparer de la Ville & des Cœurs.



LETTRE

De Mr. ROUSSEAU à Mr. D. C.

PLût à Dieu, *Mon cher Monsieur*, que mes Lettres pussent avoir pour vous un autre mérite que celui que vôtre Amitié leur done; mais je sens trop en vous écrivant, que vos Louanges sont une Instruction plutôt qu'un Eloge! Vous me traitez come les habiles Courtisans traitent les Princes, lorsqu'ils les loüent des Vertus qu'ils n'ont pas, pour leur inspirer l'envie de les aquerir. Le Monde done une certaine facilité d'écrire aisément des choses superficielles, qui ne laissent pas d'entretenir le Commerce. Les petits Présens, suivant le Proverbe, entretiennent l'Amitié: Ce sont des marques peu solides d'une solide Passion, & qui ressemblent aux Fleurs qu'on reçoit d'une Maitresse, qui ne laissent pas d'être chères, quoi que l'odeur n'en dure qu'un jour.

Il n'en est pas tout à fait de même des Fleurs de la Poësie, lorsqu'elles servent à orner la Vérité. Les choses les plus utiles ont besoin d'un agrément qui les in-

sinue dans le Cœur, & qui les fasse goûter à l'Esprit: Ce n'est qu'à force de les polir & de les tourner qu'on parvient à les mettre dans cet état. J'estime donc qu'on ne sauroit trop travailler des Ouvrages de cette nature, come on ne sauroit trop peu méditer les Lettres familières qu'on écrit à ses véritables Amis. C'est en quelque sorte se défier d'eux que d'y apporter trop de soin & trop de précaution. On ne sauroit trop se montrer à eux dans tout son naturel; il y auroit une espèce de Coquetterie à vouloir paroître trop ajusté en leur présence. Je me souviens toujours du Portrait que le *Tasse* fait de la *Sophonie*, qu'il termine par un trait qui donne de la grâce à tous les autres en disant.

Le suoi Artifici sono negligenze.

Ce ne sera jamais que par là, *Mon cher Monsieur*, que j'essaierai de vous plaire, & je réserverai ma Méditation, non pour mes Amis que j'estime, mais pour le Public, que je n'estime en vérité pas trop, & que je regarde come une Bête *Multorum Caputum*, contre laquelle il faut toujours se tenir en garde.

Présentement que je suis réconcilié avec les Muses, je sens beaucoup plus vivement que jamais l'utilité de nôtre Commerce épistolaire.

tolaire, & je trouve dans les Lettres dont vous m'honorés la matière des plus sages Réflexions. Je n'ai jamais envisagé la Poësie de l'œil dont la regardoit *Malherbe*, qui l'apelloit, *un Art d'arranger les paroles*. Il me paroît qu'il n'avoit pris que la moitié de sa véritable définition, & que le principal Art du Poëte est d'arranger les Idées. Pour cela il faut savoir penser & concevoir. La chose du monde la mieux dite n'a qu'une lueur frivole, lors qu'elle n'est pas fondée sur la Vérité, & sur la Connoissance de la Nature, qui sont les deux Poles autour desquels doivent rouler nos expressions, nos rimes, nôtre cadence & nôtre arrangement. Vous faites de la Poësie, l'Eloge le plus juste & le plus glorieux qu'on en puisse faire, en la regardant come un délassement instructif, & qui redone des forces à la Sagesse abatue, par une application trop suivie; elle remplit d'ailleurs l'Ame de cette douceur & de cette joie, sans laquelle un Philosophe ne sera jamais digne d'être reçu dans la Societé. C'est la pensée que j'ai eu, en faisant l'Ode dont vous me parlés, où je n'ai mis *Epicéte* au rang des Sages bours & chagrins, que parce que son *Manuel* est plus connu que ses Entretiens familiers, qui ont une forme moins triste & moins austère.

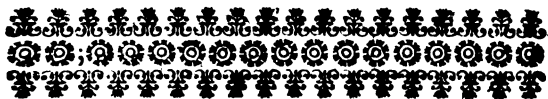
Je suis Monsieur, entièrement de vôtre avis, sur la difficulté que vous me faites à l'égard des deux Vers qui finissent ma petite Ode aux Suisses; mais je vous avoüe que je suis Catholique, & que bien que je sois Ennemi juré de quantité de petites choses que l'usage autorise parmi nous, & sur tout de l'Intolérance outrée de nos Moines & de nos Dévots à visions, je n'ai jamais approuvé que vos Reformateurs aient élevé Autel contre Autel. Ils auroient beaucoup plus gagné, s'ils eussent toléré certaines choses allés indifférentes d'elles mêmes. Je suis persuadé, d'un autre côté, que ceux qui les ont aigris & revoltés par des duretés orgueilleuses, & une opiniâtreté hors de saison sont également coupables devant Dieu & devant les Homes.

Je suis &c.

Soleure le 21. Mars 1715.



AUTRE



AUTRE LETTRE

De Mr. Rousseau. à Mr. de C.

MONSIEUR,

Vous me permettrés de vous dire que je doute fort que ni vous ni Personne puissés rendre vôtre Logique meilleure qu'elle n'est. Quand un Esprit qui a de la pénétration & de la justesse a examiné une Matière de tout côté, quand il a revû avec soin son Ouvrage, & qu'il l'a corrigé sans entêtement & de sang froid; tout ce qu'on ajoute dans la suite, peut bien l'étendre d'avantage, mais ne le perfectionne guères. Chaque Sujet n'exige, pour son exposition, qu'un certain nombre de Pensées, qui se présentent plus ou moins vite, selon que l'on est plus ou moins capable d'attention, & selon le degré de pénétration & de capacité de ceux qui écrivent. Lors que l'on va au delà du nécessaire, on done dans l'accessoire ou dans la digression; ce qui nous rend languissant & diffus. Souvent trop d'abondance apauvrit la Matière. Il n'y a guères que l'His-

toire, & les Observations Phisiques que l'on peut augmenter sans cesse, parce que chaque jour offre de nouveaux Evénemens; & que l'on fait aussi chaque jour de nouvelles Expériences.

On ne sauroit se proposer un meilleur but que celui que vous vous proposés, d'examiner & de chercher la Vérité, sans affecter aucun Parti ni aucune Opinion. Je vous avoüe que je fais peu de cas de tout Ouvrage, qui marque, dans l'Auteur, de la partialité ou de la colère: Les Injures ne me plaisent pas, même dans les Ecrits des Pères de l'Eglise; elles sont tolérées dans le Barréau & dans les Factums; mais dans des Ouvrages de Théologie, qui ne devroient respirer que la Charité & la Religion, elles font un contraste odieux & insupportable. Rien n'est plus beau que le dessein de ramener les Homes à l'Amour de la Vérité; mais on ne peut y parvenir qu'en leur inspirant la Modération. Je me représente toutes les Disputes, non seulement celles qui se font par écrit, mais encore toutes celles qui entrent dans la Conversation, come des Thèses auxquelles l'Amour propre préside toujours, prêt à jeter son Bonnet à la tête de la Raison, lorsqu'elle n'est point d'accord avec ses préjugés.

Ce qui fait qu'on sort de la Dispute presque toujours plus confirmé dans son Opinion; c'est qu'on y entre avec un desir véhément de vaincre son Adversaire, & non de se vaincre soi-même. Ce n'est point pour s'éclairer qu'on dispute, mais pour triompher. De là viennent les faux suians, les changemens de Question, les Logomachies, & toutes ces autres échappatoires qui font disparaître l'Objet principal, & qui ne se terminent qu'à des cris confus, à des aigreurs, & le plus souvent, à des haines sérieuses. Je me souviens d'avoir ouï dire à *St. Evremont*, qu'il n'y avoit point d'affaire au Monde si compliquée, qui ne le pût réquiere à deux ou trois difficultés, ni de Problème si épineux qui ne se pût résoudre en deux ou trois raisonnemens. Je ne sai s'il parloit en *Géomettre* exact, mais je sai que dans la plupart des choses, qui servent de Matière aux Contestations, il avoit raison de penser ainsi, & que, sur tout ce qui se présente d'ordinaire, dans les affaires du Monde, quand on a dit trois ou quatre bones raisons, on ne fait plus ensuite que bavarder & battre la Campagne.

Les Disputes sont utiles en deux parts les unes pour réveiller la Conversation, qui s'assoupit bien tôt, quand tout le monde est de même Avis; & alors si la Matière

n'est pas de la dernière importance, je trouve que celui qui a tort en badinant, est plus judicieux que celui qui a raison avec chaleur. Quant aux Disputes sur des Matières graves, je voudrois que l'on pût établir une Méthode dont les uns & les autres convinssent, suivant laquelle en conduisant son raisonnement pas à pas, on pût découvrir la Vérité; & qu'on s'y rendit de bonne foi & avec joie. C'est là, *Monsieur*, ce que vous êtes plus capable que qui que ce soit d'apprendre aux Hommes, & vous ne pouvez vous proposer un bût, ni plus utile, ni plus glorieux. J'estime en vous le Savant, le grand Philosophe, l'Homme d'Esprit; mais j'aime l'honête Homme, l'Ami tendre, l'Amateur de la Tolérance & de la Vérité.

Une grande partie des Disputes entre les Gens de Lettres n'a pour motif que de petites jalousies, trop basses pour n'en avoir pas honte soi même, si l'Amour propre ne nous en déroboit la conoissance. On veut établir sa Réputation aux dépens de celle de ses Concurens, on veut les éclipser & briller seuls dans le Monde Littéraire; come si la gloire d'autrui pouvoit obscurcir la nôtre, & come s'il n'y avoit pas sur le Parthasse des Places également élevées. *Molière & Despréaux, Corneille & Racine* n'y occupent-t'ils pas à peu près le même rang?

Qu'au-

Qu'auroit-on pensé de ces grands Homes s'ils avoient fait leurs efforts pour ternir la réputation de leurs Emules, aux dépens de la Vérité & de la Justice? Ne se dira t'on jamais que les Vices du Cœur, font tort aux Talens de l'Esprit? Dans le fond, combien y a t'il peu d'Ecrivains qui puissent se flater légitimement que leur Nom, & leurs Ouvrages passeront à la Postérité? Au bout de quelques Années une égale obscurité nous couvrira presque tous. Cette Immortalité même après laquelle nous courons a-t'elle quelque chose de réel & de solide? N'a ton pas raison de dire qu'elle n'est qu'une brillante chimère.

Je pense, *Monsieur*, come vous, qu'il n'y a rien qu'on ne puisse exprimer, pourvû que l'on sache parler & que l'on ait quelque délicatesse de sentiment. On peut appliquer presque à toutes choses ce Précepte de *Despréaux*.

Il n'est point de Serpent ni de Monstre odieux,
Qui par l'Art exprimé ne puisse plaire aux yeux.

Un Home grossier nous choque moins par ce qu'il dit, que par la manière de le dire. *Pascal* n'épargne pas les *Jésuites* dans les Provinciales, mais il ne lui échape pas un mot qui sente l'injure ni l'invective: Il emploie dans tout ce qu'il dit une Ironie
si

si fine, ses expressions sont si bien ménagées que les plus grands Partisans des *Molinistes* ne peuvent s'empêcher de sourire & de lui savoir gré de sa retenüe. La Langue Françoisë exige beaucoup de circonspection: Cela est si vrai, qu'il y a des choses que l'on n'a pas honte de faire & que l'on craint d'entendre nommer. L'Oreille est plus délicate que le Cœur: Les yeux même exigent que l'on couvre à moitié les Objets qui nous plaisent le plus, mais qu'il n'est pas permis de voir à découvert. Je ne sai si nous sommes en éfet plus sages que les Anciens, mais il est certain que nôtre Langue est plus chaste que la leur, & que nous entendons mieux les bienéances.

La hauteur & l'emportement de quelques Eclésiastiques vous blessent aussi bien que moi; cela vous paroît jurer avec leur Doctrine & leur Caractère. Il est certain que l'envie & la haine qu'ils portent à ceux qui ont quelques Talens, ou qui ne pensent pas come eux, font tort à la Religion. Chés la plûpart des Prédicateurs, c'est l'Orgueil qui prêche la Modestie. Pouriés vous croire, *Monsieur*; qu'un Eclésiastique ne vouloit pas permettre que l'on imprimât ici mes Cantiques sacrés, parce que je n'étois ni de l'Eglise, ni de l'Académie? Oserois-je

je hazarder une idée, & pourquoi ne le ferois-je pas avec un Ami tel que vous? Vous savez respecter votre Caractère, sans en être Esclave: Vous savez que le Petit-Colet n'ajoute rien à votre Esprit & à vos Lumières: Je crois donc que le Genie est de toutes les Professions, come de tous les Sexes, & qu'il y a une sorte de *Pédagogie* à vouloir le renfermer dans de certaines limites. Je crois en un mot que les sources du Vrai & du Beau sont ouvertes aux Séculiers come aux Ecclesiastiques, & qu'une Main profane peut y puiser sans comettre un sacrilège.

Mais dira-t'on, doit on permettre à tout le Monde d'écrire? Hé! pourquoi non, s'il est permis à tout le monde de penser, & si l'on respecte le Gouvernement & la Religion? C'est au Public à décider, si l'on écrit bien ou mal; mais rien ne ferait plus de tort aux Sciences, que d'établir une Inquisition dans la République des Lettres. Je dis plus, & je crois que l'expérience est pour moi: Les Erreurs d'un simple Laïque sont moins fréquentes, & en plus petit nombre que celles d'un Home qui a place dans l'Eglise ou dans l'Académie; parce qu'il se défie d'avantage de ses Lumières, & qu'il n'est pas assujeti au Système régnant. Moins lié par l'Interêt ou par l'Ambition, plus

indépendant de l'usage ou de ses Supérieurs, le simple Laïque cherche sincèrement la Vérité & ne cherche qu'elle. L'Autorité ou la Crainte ne subjuguent point son Jugement & ne l'éloignent point de l'évidence: Il n'a pas la foiblesse de sacrifier la Vérité à des égards humains, ou à des préjugés qu'on veut rendre respectables. On a dit que les *Dévots* ne sont pas toujours ceux qui ont le plus de Piété, on peut dire aussi que les Théologiens ne sont pas toujours ceux qui suivent & qui enseignent la meilleure Théologie. Les Erreurs d'un simple Laïque sont aussi moins dangereuses, parce qu'elles manquent d'appui & d'autorité. Nul Parti n'est intéressé à les soutenir. Si le Laïque s'égare, il trouve d'abord des Gens qui font gloire de se redresser. S'il vient à tomber on ne le relève que pour faire mieux remarquer sa chute: Cela le rend plus circonspect & plus attentif; il marche moins vite, moins hardiment, mais peut être aussi fait-il moins de faux pas & approche t'il de plus près du bût. Après tout, qu'importe aux Homes par quelle route leur parvient la Vérité, pourvu qu'elle leur parviene. Je suis &c.



R E P O N S E

*A la Lettre adressée à l'Auteur des Difficultés
sur la Définition de l'Âme, Journal de
Décembre dernier p. 538.*

JE me souviens, *Monsieur*, d'avoir lû une Dissertation contre les *Superficiaires* de la République des Lettres: L'Auteur s'échauffoit tout de bon contre ces Messieurs; il s'éforçoit de les dénigrer de toutes les manières; il se plaisoit sur tout à les caractériser par une Epithète assez divertissante, *celle de Lecteurs d'Epitres Dédicatoires, de Préfaces & d'Indices.*

S'il est vrai que *l'absence d'un Caractère* excluë tous ceux qui en sont privés, de la *Classe caractérisée*, il est certain, *Monsieur*, que vous n'êtes rien moins que *Superficiaire*. Il ne me faut même qu'un *Sillogisme*, pour *démontrer* que vous êtes un *profond Savant*; Car s'il est de l'essence du *Superficiaire*, de lire *force Epitres dédicatoires*, il est évident, *par la raison des contraires*, qu'il est de l'essence du *profond Savant*, de ne lire aucune *Epitre Dédicatoire*, & même de n'en avoir jamais lû. Or ne peut on pas prononcer, que vous n'avez jamais lû *d'Epitre Dédicatoire*

toire, puis que vous semblés ignorer, que la plûpart des Auteurs se sont doné la liberté d'adresser & de dédier leurs Ouvrages *aux Gens de Robe & d'Epée indifferemment*, aux Rois, aux Magistrats, aux Capitaines &c.

Qu'il vous est doux, *Monsieur*, de voir la profondeur de vôtre Erudition *rigoureusement démontrée* ! En même tems, qu'il m'est glorieux d'être *le premier* qui l'ait découverte !

Il y a long tems qu'on a remarqué que les *Grands Génies* sont de tems en tems sujets à certaines bizareries. Les plus grands Philosophes en particulier ont par fois trouvé à propos de se mettre au dessus des Loix de la Philosophie. Si cette *élévation* leur a été essentielle, il faut tenir pour certain que vous êtes un grand Philosophe, *Monsieur*, un grand Philosophe: Vôtre Ame magnanime a dédaigné généreusement deux notoires Préceptes de la Philosophie, dont le 1^{er}. veut que le Philosophe s'atache à la Question donée, sans faire attention aux *relations étrangères* sous lesquelles on peut la considerer ; & dont le 2. ordonne *de démontrer*, c. a. d. de développer les fondemens d'une affirmative ou d'une négative. Vous avés affirmé & nié, mais vous avés *prudemment* omis la *déduction des preuves*.

J A N V I E R 1745. 95

Ce n'est pas que je prétende blâmer cette omission, au contraire, elle me plait beaucoup; je la tiens même digne d'imitation.

Je dois avouër cependant, que ce qui me plait en vous, *Monsieur*, me déplaîroit vrai semblablement dans toute autre Personne: C'est à dire que toute autre Personne qui se bornera à affirmer ou à nier, *sans avancer distinctement des preuves*, ne donnera pas à ma Plume l'exercice qu'elle a bien voulu prendre, à vôtre considération. Vous devés regarder cet exercice come un garant du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

M O N S I E U R,

A BONVILLARD le *Vôtre très humble & très*
21. Janv. 1745. *obéissant Serviteur.*

BARTHELEMI DU VOISIN.



C O M P L I M E N T

*Qu'un jeune Ecolier, acompagné de ses Sœurs, fit
à son Père le premier jour de l'Année 1745.*

DANS ce Jour solemnel le Devoir nous engage.

A répandre pour vous des Vœux,

De leur Sincérité nôtre Cœur est le gage,

Et ce n'est point un vain usage,

Qui

Qui détermine nôtre hommage,
Pour un Père si vertueux.

Atachés à vos Jours par les plus tendre nœuds,
Nos voix au Ciel se font entendre,
Pour que le Père le plus tendre,
Puisse être aussi le plus heureux!
Que l'Arbitre des Destinées-
En vous comblant de ses bienfaits,
Rende les vôtres fortunées,
Et qu'en exauçant nos souhaits,
Il fasse couler vos Annees,
Dans l'Abondance & dans la Paix!

GENEVE.



L A G O U T E est le Mot de l'Enigme du
Mois passé.

T A B L E.

R eflexions sur ce qui fait la Perfection de l'Homme.	3
Remarques sur la Promesse du V. Comandement	32
Relation de ce qui s'est passé pour remplir les Chaires vacantes dans l'Université de Bâle.	55
Extrait d'un Poème intitulé LOUIS XV.	68
Lettres de Mr. Rousseau à Mr. de C...	81
Réponse de Mr. B. DuVoisin à une des Lettres qui lui étoit adressée dans le précédent Journ.	93
Compliment d'un Jeune Écolier à son Père sur le Nouvel An.	95
Explication de l'Enigme du Mois passé.	96